

Signal

Avant le transport
« *Classe 1943* »

On lira dans ce numéro notre
article:
« *Les plus forts* »



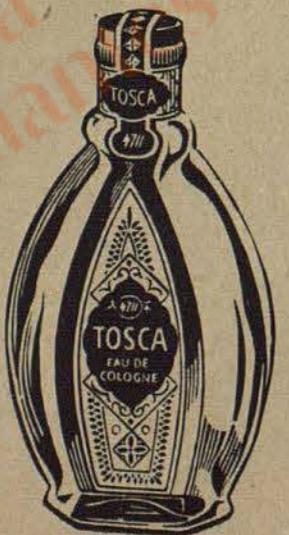


tosca

EAU DE COLOGNE

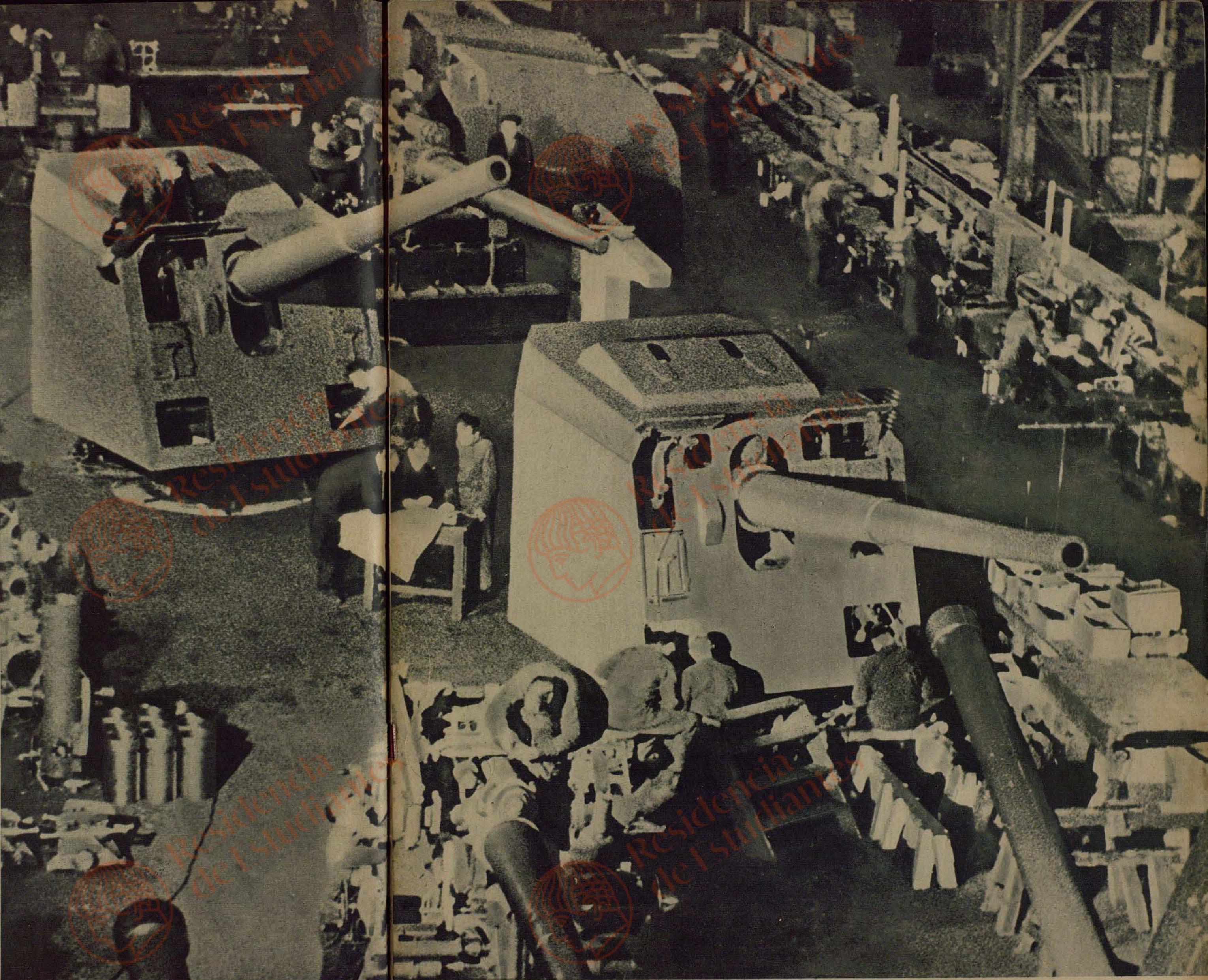
CRÉATION MAGISTRALE
DE LA CÉLÈBRE MAISON

N°4711.



POUR LES JOURS DE FÊTE

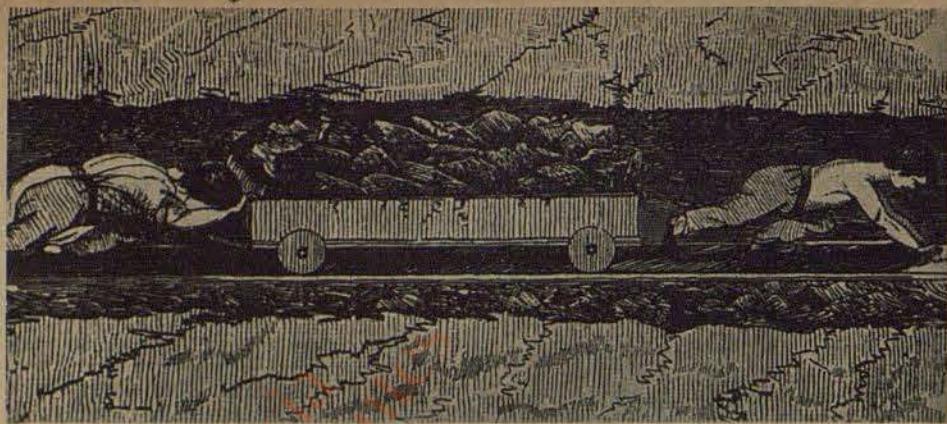
Fraîcheur et parfum, charme et
grâce, par l'Eau de Cologne TOSCA
4711, heureuse combinaison d'Eau
de Cologne classique, rafraîchissante,
avec le parfum enchanteur TOSCA.



POUR LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE

Pendant que de nouveaux navires de guerre sont en construction dans les chantiers,
des usines spéciales, répandues sur la moitié de l'Europe, produisent leurs armements.

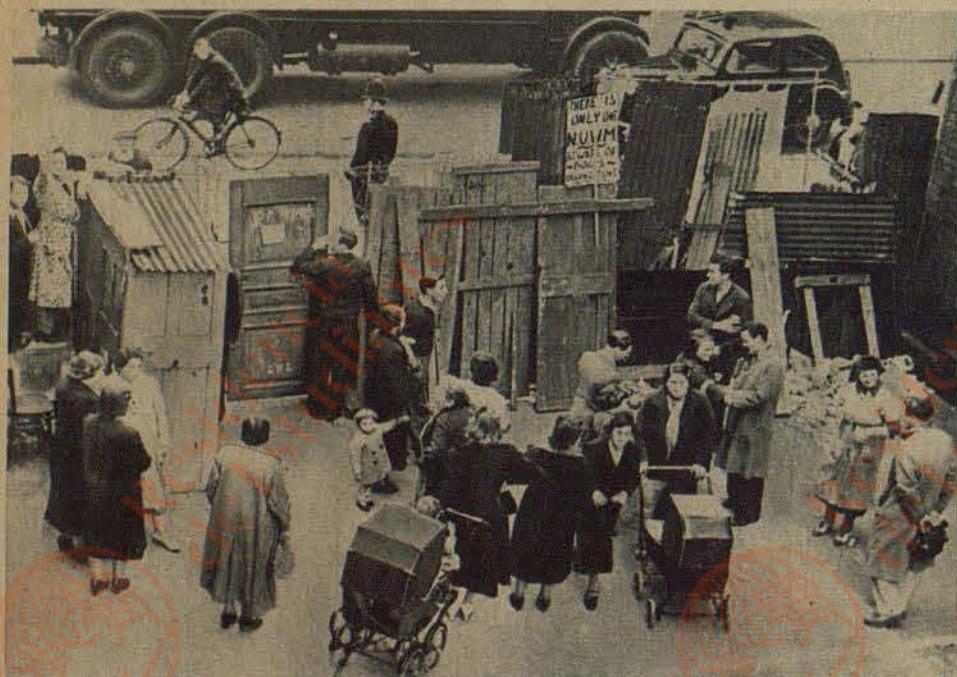
Cliché du correspondant de guerre
Weidenbaum (PK)



L'exploiteur: D'après «Hansard's Parliamentary Debates», de 1936-37, et selon une statistique du 12 décembre 1936, 17.000 jeunes gens de moins de 16 ans étaient employés au fond des mines de Grande-Bretagne. «L'Anglais se vante, dit B. G. Shaw dans «The Man of Destiny», que chaque esclave devient libre dès qu'il pose le pied sur le sol britannique. Mais il vend les enfants de ses pauvres quand ils ont à peine six ans, à des patrons d'usine qui les font travailler pendant 16 heures par jour comme des esclaves, sous la cravache.



Le spéculateur: Dans toutes les bourses du monde, le pain quotidien, le blé et les denrées sont des objets de spéculation pour certains hommes d'affaires qui, grâce aux principes de l'économie privée, provoquent, à volonté, des hausses ou des chutes de prix. Ces spéculateurs ne sont responsables devant personne; leurs méthodes de concurrence ont déjà livré à la famine des pays entiers.



Le propriétaire: Des locataires d'immeubles du quartier de Stepney, à Londres, ont élevé des barricades pour s'opposer à l'expulsion de l'un d'entre eux. Souvent, il ne s'agit que du loyer d'une semaine. Les propriétaires sont des sociétés comme le «London Property Investment Trust» qui, en 1923, distribua un dividende de 250 livres pour des actions qui n'en valaient que 5, et en 1931 un dividende de 710 livres. En 9 ans, les actionnaires touchaient donc un dividende de 80.000 pour cent!

Dans l'Europe nouvelle, il n'y aura plus de place pour des hommes d'affaires de ce genre

L'avenir de l'homme d'affaires

Par le professeur docteur Heinrich Hunke, Berlin

La question de l'avenir de l'homme d'affaires est discutée aujourd'hui très vivement et parfois non sans appréhension. Dans l'article suivant, "Signal" lui donne une réponse claire et parfaitement positive, démontrant, par une série d'exemples caractéristiques, qu'un certain type d'hommes d'affaires a cessé définitivement de jouer un rôle en Europe, et n'y trouvera plus le moindre champ d'activité.

C'EST toujours une tentative difficile que de prédire une évolution; on doit rechercher l'essentiel et le distinguer de l'accessoire. Quiconque s'est intéressé intimement à telle ou telle question le sait. C'est le cas pour l'étude de problèmes influencés et peut-être déjà résolus par la grande révolution de notre temps. Les principes qui, jadis, donnaient à certaines questions leur sens et en guidaient l'interprétation sont devenus maintenant eux-mêmes l'objet d'une critique sévère. Comment attaquer des problèmes aussi complexes que ceux traitant de l'économie, dont il est très difficile d'isoler les facteurs et plus difficile encore de les résoudre en fonction du tout?

Prenons l'économie de Berlin, pour donner un exemple concret. A la fin de la guerre de Trente Ans, Berlin avait 6.000 habitants. Au début du XIX^e siècle, il en comptait déjà 175.000. Vers 1870, il atteignit le million, et dès lors Berlin compta très vite parmi les grandes métropoles. Il a grandi, bien qu'il ne disposât ni d'un sol riche ni de grands biens, et sans qu'une situation particulièrement avantageuse favorisât son développement. La ville est seulement devenue grande parce que l'activité politique, l'économie sociale, l'initiative des hommes d'affaires, les recherches scientifiques et la puissance de travail de ses habitants, conjuguées, la destinaient à une réussite brillante. C'est sur son développement politique qu'est fondée surtout l'importance de Berlin. Cette ville serait restée petite si, grâce à la Prusse, l'empire allemand n'était devenu une puissance mondiale. Du point de vue social et politique, la sollicitude étendue des rois prussiens a fait

naître et prospérer l'embryon de l'économie berlinoise. Au XIX^e siècle, l'initiative des hommes d'affaires a fait s'épanouir le germe et a provoqué la floraison. La science et l'intelligence des ouvriers ont fourni une base, donné l'impulsion et provoqué l'essor.

Ainsi se dévoile le secret de l'expansion économique de Berlin. L'examen continu du problème conduirait à des explications trop difficiles et trop vastes: les opinions différeront déjà sur le rôle attribué à la politique. Le libéralisme affirme que l'initiative des hommes d'affaires est la force propulsive du système économique. Toutes les écoles d'économie dirigée, en revanche, nient absolument l'initiative des hommes d'affaires. Aujourd'hui il faut décider. Toute l'organisation de l'économie est assujettie définitivement à la réponse négative ou affirmative à cette question. Où donc est la vérité? L'homme d'affaires est-il un élément essentiel ou un produit accidentel de l'organisation économique, dans le présent et dans l'avenir?

Les masques de l'homme d'affaires

Avant de répondre, il faut définir la nature de l'homme d'affaires. Il faut dire catégoriquement qu'on n'a rien gagné en adoptant la définition courante selon laquelle l'homme d'affaires est celui qui supporte le risque réel de l'entreprise. Quand même cette définition serait correcte, toute personne morale, tout groupe d'héritiers et même toute personne physique n'ayant qu'une capacité relative dans la gestion d'une entreprise pourrait être homme d'affaires. Il est bien évident qu'on n'obtient ainsi qu'une solution

formelle du problème, n'ouvrant aucune perspective sur la réalité de l'économie. Le résultat est comparable à la constatation d'un médecin déclarant qu'un homme peut vivre avec un seul poumon. Ainsi, n'a-t-on rien établi d'une valeur générale conduisant à la solution du problème posé.

De même, il y a un type d'homme d'affaires que l'on confond avec le véritable entrepreneur, homme d'action par excellence, et qui cache à la vue le problème véritable. Nous ne doutons pas que ce type existe, mais la question est de savoir s'il représente fidèlement l'homme d'affaires authentique.

Un premier théoricien voit dans l'homme d'affaires le capitaliste, le faiseur d'argent qui possède le flair de déceler tout endroit où peut être traitée une affaire fructueuse, qui tire à soi les richesses du monde et les augmente constamment. En ce sens, l'homme d'affaires est ce bourgeois classique décrit par Sombart et qui, même si on l'écarte, demeure auréolé d'un certain romantisme. On voudrait participer à l'ordre économique, mais sans s'exposer, bien entendu, aux dangers que comporte le libéralisme, aux crises et aux luttes d'influence. Une image idéale prend corps: on n'y voit plus que les bienfaits, on n'y distingue plus les inconvénients, c'est l'ordre des corporations médiévales avec leurs règlements sévères d'admission, leur contrôle des besoins élémentaires. On oublie seulement que l'activité d'un homme d'affaires ne peut s'exercer dans toute son ampleur que dans la liberté totale; qu'on lui retire cette liberté, il ne sera plus rien.

Un autre théoricien voit dans l'homme d'affaires le distributeur de travail, le patron, et, sous ce rapport, pense presque toujours à la loi d'airain, à l'armée industrielle de réserve, à la main-d'œuvre disponible et à la lutte des classes. L'homme d'affaires, c'est l'exploiteur. Cette conception commence aussi d'être dominée par un nouvel idéal, celui de l'égalité. L'homme d'affaires sera remplacé par l'employé, par le fonctionnaire.

Un troisième groupe, bien que n'admettant point l'idée du niveling, voit dans l'homme d'affaires surtout l'administrateur, et particulièrement le représentant de l'autorité. Ces théoriciens regrettent ce que le deuxième groupe souhaite, mais ils considèrent ce développement comme inévitable et fatal. On ne peut nier, en effet, que les mesures prises par l'Etat ne diminuent de plus en plus la liberté de l'homme d'affaires. L'économie mondiale a dû passer subitement de la liberté d'agir à une économie dirigée par la nécessité ou par des principes. Ainsi, l'homme d'affaires n'est plus que l'exécuteur des dispositions gouvernementales. Le nombre et la puissance des fonctionnaires augmentent sans cesse.

Enfin, il existe un quatrième groupe de théoriciens: ceux qui identifient l'homme d'affaires au technicien. Ils affirment que la technique moderne est indispensable à l'économie; que,



L'homme-machine: Le système Taylor, d'excécrable réputation, la mécanisation systématique du travailleur, inventé par l'Américain F. W. Taylor, ne pouvait se développer qu'à l'époque florissante des hommes d'affaires, profiteurs sans scrupule, faisant du travailleur un robot.

Types

d'exploiteurs

Ce n'est pas par accident que les noms de quelques brasseurs d'affaires, de quelques grands parvenus de l'économie libérale ont été mêlés aux plus grands scandales récents. Ils ne représentaient pas des exceptions dans un système sain: ils étaient des types de l'économie de l'époque. Il ne pourra plus en exister dans l'Europe nouvelle d'où aura disparu le système économique qui rendait possible leur activité.



Sir Basil Zaharoff fut le plus grand fournisseur d'armes de tous les temps. Dans la guerre des Boers, la guerre balkanique, la guerre russo-japonaise, il approvisionnait d'armes les belligérants des deux camps. Il finança, en Grèce, 17 révoltes entre 1910 et 1936, il alimenta la campagne contre les Turcs. Mais la plus grande affaire de sa vie fut la Grande Guerre. Depuis 1875, il était l'agent de l'Intelligence Service, et ce n'était pas au détriment de ses affaires privées.



Camillo Castiglioni, fils d'un rabbin de Trieste, s'empara de presque toute l'industrie aéronautique autrichienne, au début de la Grande Guerre. Sur ses avions et avec ses moteurs défectueux, mais facturés à des prix énormes, des centaines de braves pilotes trouvèrent la mort. Quand, enfin, les manœuvres criminelles de Castiglioni furent découvertes, il échappa, par la fuite, au châtiment.



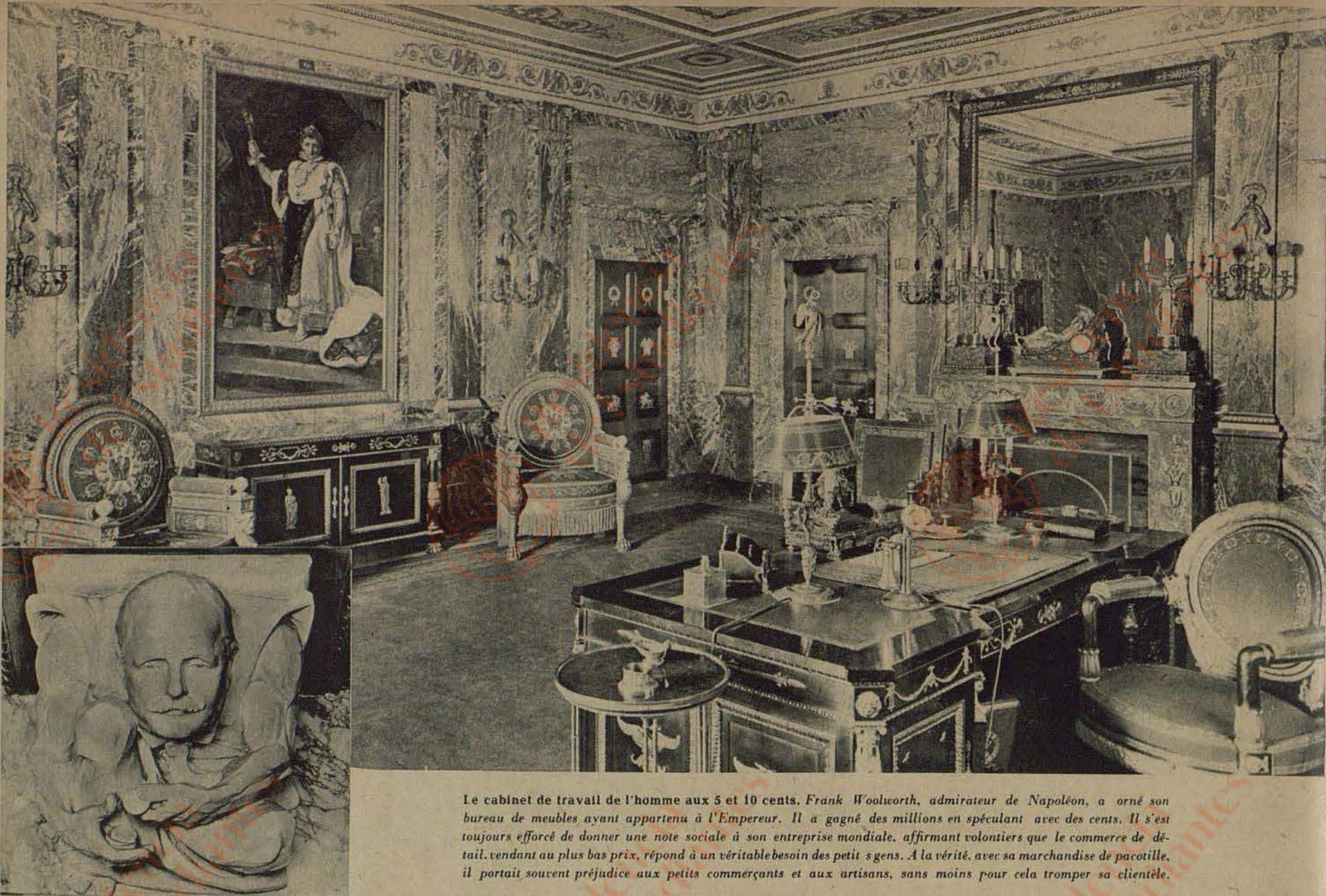
Sir Victor Sassoon est le cadet de la famille orientale Sassoon qui a fait sa fortune dans l'importation illégale de l'opium en Chine. C'est elle qui, de concert avec le gouvernement anglais, a plongé la Chine dans la guerre de l'opium. Héritier de la maison de Bombay, Sir Victor est aujourd'hui considéré comme un des plus grands spéculateurs du monde.



A. P. Sloan, président de la General Motors Company, fonda la plus grande maison de vente à crédit du monde. Homme d'affaires, il spéculait sciemment sur la légèreté de ses clients qui, le plus souvent, n'étaient pas assez fortunés pour acquérir des articles de luxe. Avant la guerre, les maisons de crédit, en Amérique, vendaient 80% du mobilier, 10% des bijoux, 90% des autos et 90% des postes de T. S. F. On réalisait ainsi un bénéfice de 10 à 30%.



Alfred Löwenstein, le financier belge qui, en 1928, tomba mystérieusement, dans la Manche, de son avion prié, était un aventureux. Ses prospectus et ses promesses fascinaient des milliers de petits épargnants et de rentiers qui lui confiaient leurs fonds, et ne les revirent jamais. C'était le type du financier de petit esprit, jouant avec des chiffres, ignorant tout des usines dont il était propriétaire, sauf le cours de leurs actions.



Le cabinet de travail de l'homme aux 5 et 10 cents. Frank Woolworth, admirateur de Napoléon, a orné son bureau de meubles ayant appartenu à l'Empereur. Il a gagné des millions en spéculant avec des cents. Il s'est toujours efforcé de donner une note sociale à son entreprise mondiale, affirmant volontiers que le commerce de détail, vendant au plus bas prix, répond à un véritable besoin des petits gens. A la vérité, avec sa marchandise de pacotille, il portait souvent préjudice aux petits commerçants et aux artisans, sans moins pour cela tromper sa clientèle.

Woolworth compte ses dollars. Dans le hall du siège central de la maison Woolworth, cette sculpture grotesque du propriétaire décore le chapiteau d'une colonne.

dans le passé, le technicien n'a joué qu'un rôle de serviteur et que, maintenant, cela doit changer. De plus, le rôle de l'homme d'affaires — si toutefois il en jouait un — est remplacé par la régularisation des marchés et par la fonction de l'Etat qui distribue les commandes. Sans doute, cette argumentation s'appuie sur une base raisonnable. D'autre part, on ne peut négliger impunément qu'en dehors de la technique, l'économie a ses tâches propres et sa propre activité. La technique est très puissante ; toutefois, ses résultats ne s'obtiennent pas dans une sorte d'ivresse mais dans une raison qui constate que l'économie est enfermée dans les limites étroites que sont les éléments économiques représentés par les trois facteurs de la production : main-d'œuvre, matières premières accessibles et denrées. La technique peut sans doute élargir ces frontières mais non pas les franchir ni les supprimer. On pourrait poursuivre longtemps ces considérations sur l'homme d'affaires, sans en dégager une conception nouvelle.

La vérité sur l'homme d'affaires

On ne peut juger de la nature de l'homme d'affaires qu'en affirmant qu'il est le capitaliste, le patron, le fonctionnaire ou le technicien, ou bien qu'il se dissimule accidentellement sous l'un de ces masques. Un exemple nous fixera : la seule forme d'organisation pratique pour la conduite des

masses est, sans contestation, la forme militaire. C'est dire qu'une masse ne peut être organisée que par sa division en chefs et subordonnés : en officiers, sous-officiers et soldats. Cela vaut pour tous les temps, pour toutes les formes d'Etat et pour toutes les conceptions. En d'autres termes, l'officier peut se représenter sous la forme d'un condottiere, d'un commandant de milice ou d'un officier moderne ; qu'il soit choisi ou nommé, intéressé ou non au succès, une chose est certaine : la conduite des masses sans chefs et sous-chefs, et sans discipline, est inconcevable. En transposant ici cette façon de voir, il convient de répondre à cette question : l'homme d'affaires est-il le produit naturel de l'organisation de la vie économique et quelle est son importance réelle ?

En traitant à fond le problème, on doit convenir que l'homme d'affaires peut parfaitement réunir toutes les qualités précédentes ou ne posséder que l'une ou l'autre ; mais ainsi n'est-il pas nettement caractérisé.

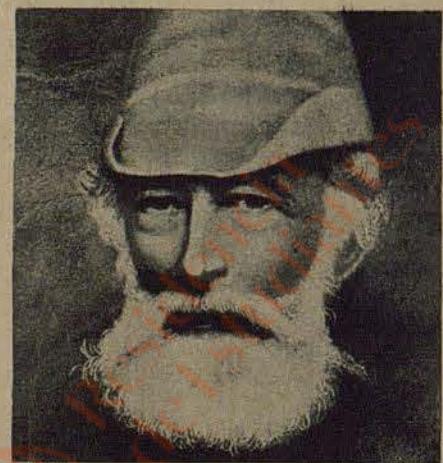
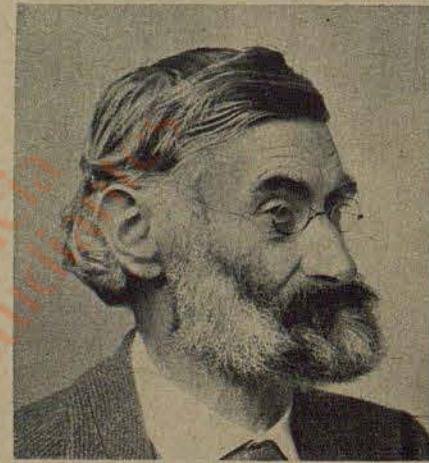
Le désir d'acquérir des biens matériels est très souvent et pour beaucoup d'hommes le seul moteur de leur activité. Mais cela ne prouve nullement que la puissance créatrice personnelle dépende uniquement de cette ambition. Cette définition superficielle de l'homme d'affaires est née à une époque où celui-ci était, comme tel, isolé de la vie commune et des rapports qu'elle implique. Mais la vie elle-même exige que l'activité, la joie de l'effort, l'esprit d'invention, le talent technique et la prescience des faits économiques soient des facteurs tout aussi importants. Ce n'est certes pas un cas unique que celui d'Alfred Krupp

disant à ses ouvriers : « J'ai débuté avec peu d'hommes. Ils gagnaient plus et vivaient mieux que moi. Il en fut ainsi pendant 25 ans de soucis et de travail pénible. Et même quand j'ai occupé un personnel plus nombreux, ma fortune était encore plus petite que celles que possèdent aujourd'hui quelques-uns des ouvriers de ma fonderie. » Quant à l'économie nationale, les paroles prononcées par le Führer à l'occasion du centenaire des chemins de fer allemands conservent toute leur valeur : « Elle constitue, disait-il, un enseignement à l'égard des prétentions exclusivement privées de la doctrine

capitaliste. Elle est la preuve vivante de ce qu'on peut très bien conduire une entreprise d'intérêt général sans que la direction en soit capitaliste. »

La fonction de patron n'est également que l'un des aspects de l'homme d'affaires. C'est à raison de la division inopportunne des hommes actifs en patrons et ouvriers que nous sommes accoutumés à voir dans l'homme d'affaires plus spécialement le patron. A la vérité, le premier devoir de l'homme d'affaires réside dans la réalisation d'une production qui légitime sa fonction de patron.

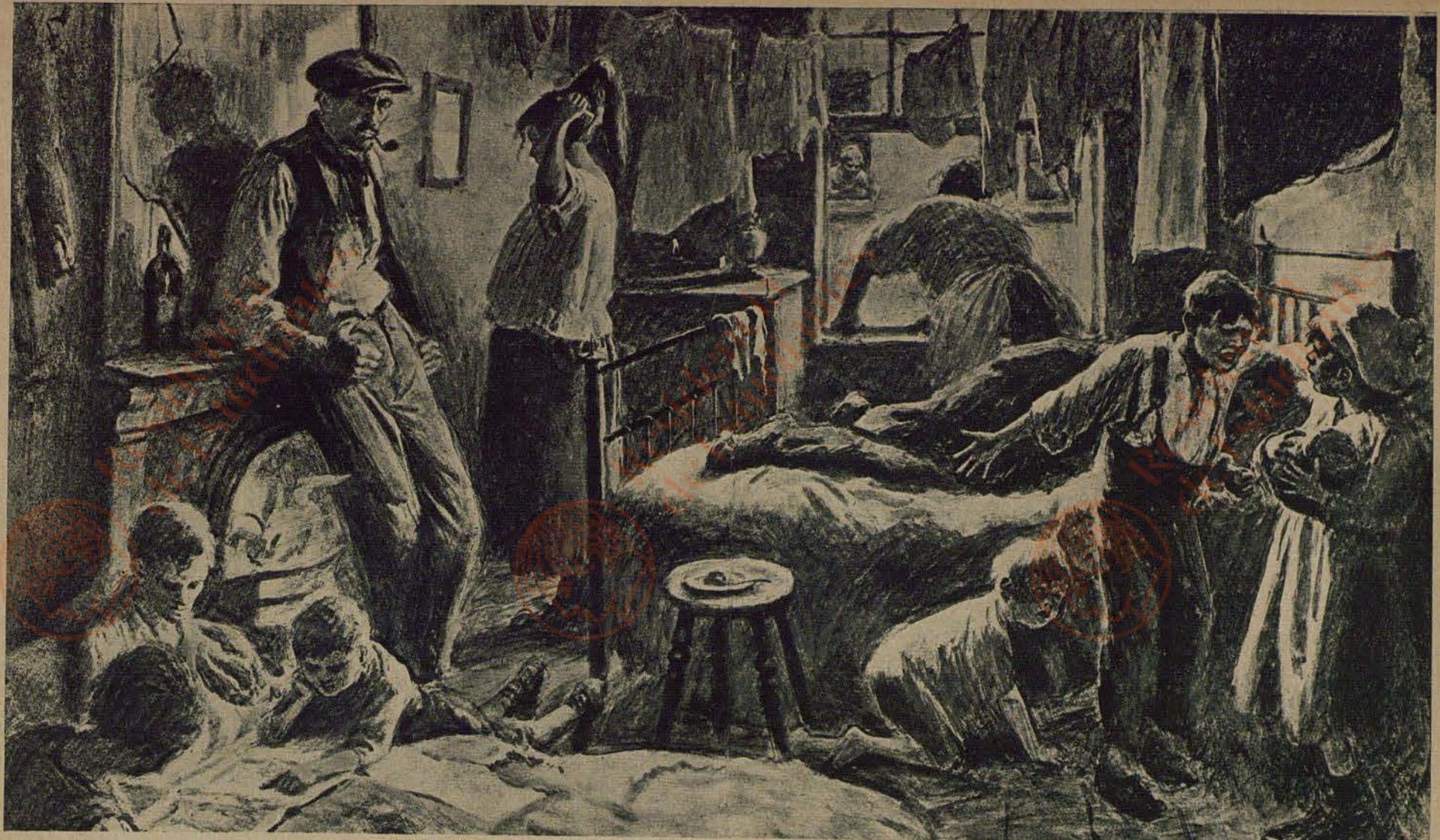
De même, l'homme d'affaires ne peut



Modèles de l'homme d'affaires nouveau

Ernst Abbe, physicien et ancien directeur des établissements d'optique Zeiss, à Jena, prit une décision qu'osèrent peu d'hommes d'affaires : il donna sa fortune à l'entreprise en la transformant en entreprise communautaire, la fameuse société allemande Carl-Zeiss-Stiftung, où il continua de travailler. Il y introduisit des œuvres sociales et fit payer des salaires élevés. Selon sa volonté, les bénéfices ne devaient aller ni au directeur ni aux ouvriers, mais revenir à l'entreprise.

Alfred Krupp, l'industriel allemand connu du monde entier, écrivit d'Angleterre, à l'automne 1871 : « Nous voulons avoir des ouvriers fidèles qui nous sachent gré du pain que nous leur faisons gagner. Nous voulons les traiter avec humanité. Nous voulons pourvoir à leur bien-être et à celui de leurs familles. Ils doivent gagner chez nous le maximum qu'on peut leur accorder. Nous fermerons toute entreprise où les ouvriers ne pourraient subvenir à leurs besoins. »



Les logements des grands propriétaires de Londres. Mais ce ne sont pas leurs propriétaires qui habitent ces taudis sordides. Douze ducs et pairs possèdent la plus grande partie des immeubles de la ville qu'arrose la Tamise, et leur richesse immense puise sa source presque uniquement dans la location de ces logements ouvriers répugnantes: 900.000 livres de rente ne sont pas une exception. Et les plans tendant à faire disparaître ces taudis ont toujours été boycottés par les propriétaires.

se concevoir comme n'étant qu'un fonctionnaire, un employé ou un représentant de l'autorité. En fait, il est aussi inexact d'affirmer que l'homme d'affaires est un employé que de prétendre que l'employé ne peut être un homme d'affaires. Car l'expérience prouve que partout, dans la vie de l'Etat comme dans l'économie privée, les progrès décisifs sont toujours dus à l'initiative personnelle, et que l'employé joue un rôle identique dans l'administration publique ou l'économie. Le nombre et le pouvoir de ces fonctionnaires augmentent constamment. Mais ils vivent tous de l'initiative et de l'activité créatrice d'individualités.

L'homme d'affaires et le technicien ne sont pas davantage identiques. Le technicien peut être un homme d'affaires, non pas en raison de sa valeur technique, mais à cause de son sens des affaires. Personne ne pensera à identifier, dans la vie militaire, la tâche et la connaissance techniques à la tâche tactique et stratégique, aux qualités de chef qui sont nécessaires à son accomplissement. Mais la technique tient, dans le monde militaire, un rôle purement utilitaire. Il doit en être de même dans l'économie.

En somme, l'analyse historique et scientifique démontre que l'homme d'affaires est, dans l'économie, la personnalité qui forme et conduit une entreprise. On la rencontre dans les petites et grandes entreprises, dans l'économie privée et dans l'Etat. Nul ne peut se substituer à elle. Certes, les circonstances et les conditions particulières, le capital et le don inventif fournissent des possibilités économi-

ques, mais seulement aux hommes qui savent en faire usage. Il est donc très difficile d'apprécier la valeur des hommes d'affaires véritables, selon l'importance qu'ils représentent, soit pour la solution de certains problèmes, soit pour l'économie entière. Ils ont bien des traits communs avec les grands politiques et les grands savants. Comme eux, ils se penchent sur des problèmes ardus, ils luttent pour en déchiffrer la solution et créent des possibilités nouvelles pour de nombreux humains.

Il en sera toujours ainsi. Car, dans la vie économique, l'homme d'affaires est à la fois inventeur, explorateur, organisateur et instructeur. Il est inventeur dans le sens économique. C'est sa tâche d'adapter l'invention technique aux exigences de la production. Seul, celui à qui il a été donné de mesurer la longueur du chemin, d'éprouver la somme des difficultés qui se dressent entre la première recherche expérimentale et la production en série sait apprécier la responsabilité et le travail de l'homme d'affaires. Sa seconde tâche est aussi importante. Elle consiste, comme pionnier, à ouvrir de nouveaux marchés, à découvrir de nouveaux besoins et à assurer leur satisfaction. Pour accomplir ces deux tâches, il doit pouvoir dresser des combinaisons répondant aux circonstances économiques. Ainsi, par ses qualités d'organisateur, il tire des capacités de chacun de ses collaborateurs le maximum de succès pour tous. Il lui est donc essentiel d'éveiller chez son personnel l'esprit d'ordre et d'économie, et de perfectionner son habileté. Ce n'est pas trop dire que d'affirmer que l'homme d'affaires est un



Un gigantesque scandale de corruption fut l'objet à Berlin du procès des Barmat. Les quatre frères Barmat considéraient leur procès comme une « entreprise » en corrompant des fonctionnaires. Ils causèrent au Reich un dommage de 39 millions de marks. En 1937, un nouveau procès, en Hollande, fut déclenché de nouvelles escroqueries commises par les Barmat, qui coûtèrent 34 millions de francs belges à la Banque nationale de Belgique.



Un grand scandale financier fut, en 1938, l'arrestation inattendue du président de la Bourse de New-York, Richard Whitney, qui appartient à une des plus riches familles américaines. Propriétaire d'une importante maison de courtage, il avait détourné les fonds qui lui avaient été confiés. Il fut condamné à plusieurs années de travaux forcés à Sing Sing. Par une longue série de scandales pareils, les hommes d'affaires de l'économie de libre concurrence se sont souvent discrédités de la manière la plus évidente. La nouvelle Europe, dans son système économique, ne leur accordera aucune place.



Echappera-t-il?

Sur le pont d'un navire convoyeur, pendant qu'un torpilleur ennemi attaque un pétrolier allemand.

membre indispensable de chaque économie nationale.

L'importance de l'homme d'affaires privé

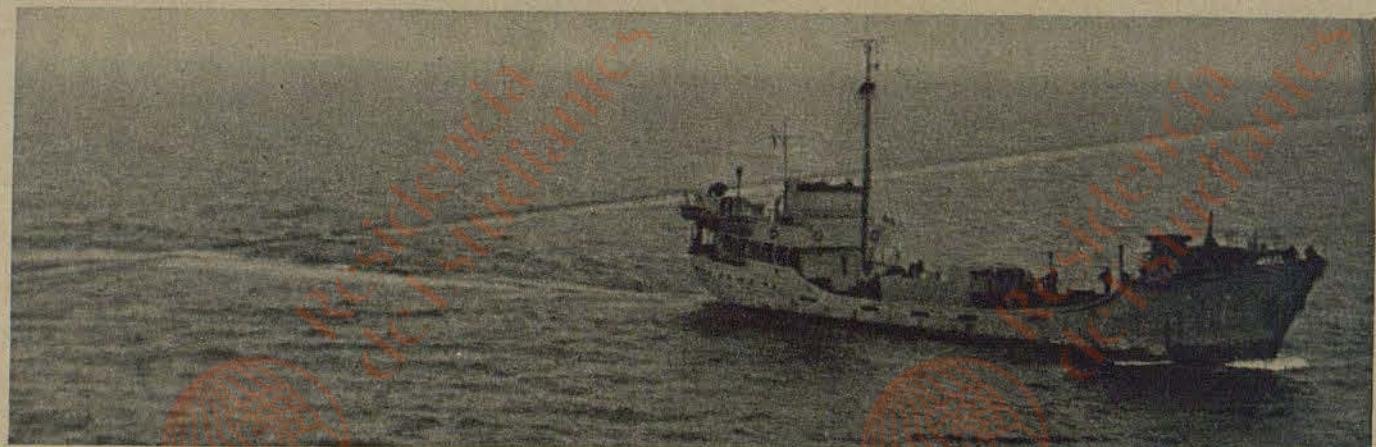
Ainsi, la politique économique ne peut avoir pour objet d'éliminer l'homme d'affaires ; elle doit, au contraire, réunir et appliquer les deux principes de l'initiative et du bénéfice commun. Elle doit se féliciter si l'initiative privée résout d'elle-même des problèmes dont la solution paraît nécessaire ou simplement désirable. La résolution libre et la volonté personnelle de s'attacher à un problème économique et de le résoudre de son propre chef sont un véritable don de Dieu pour chaque économie nationale. Seule la force du chef d'un régime autoritaire pourrait se flatter d'obtenir un résultat semblable ; mais elle aussi limitera, avec compréhension, son influence. Dans la vie économique s'accomplissent aujourd'hui une évolution et des changements décisifs tels qu'il s'en est produit, voici des générations, dans le domaine militaire. De même que les Etats modernes ont réussi à transformer, par l'éducation, les condottieri du Moyen Age qui, libres hommes de guerre, vendaient leurs troupes au plus



Touché à l'arrière? La torpille lancée par un sous-marin ennemi paraît avoir atteint l'arrière du pétrolier.



Raté! ... Mais le bateau avait augmenté sa vitesse. Il a pu ainsi éviter la torpille d'une demi-longueur.



La course vers les profondeurs. Du pont du convoyeur, sur lequel cette photo a été prise, on peut suivre distinctement le sillage de la torpille qui croise celui du navire. Et l'engin mortel va se perdre dans les profondeurs.

Clichés du correspondant de guerre Knospe (PK)

offrant, en officiers modernes se distinguant par la plus grande initiative et le sacrifice d'eux-mêmes pour un idéal, de même la politique économique future pourra unifier les nécessités de l'économie nationale avec l'initiative créatrice de l'homme d'affaires privé dont elle ne saurait se passer.

Cette évolution sera la solution pratique qui établira la synthèse entre les besoins de l'homme d'affaires et ceux de l'économie nationale. Il n'y aura pas d'autre possibilité, parce qu'aucun régime, aucun conseil suprême de l'économie nationale, ou telle institution qui en tiendrait lieu, ne serait à même de contrôler et de diriger les actes commerciaux d'une économie nationale moderne. Une économie nationale moderne dirigée, dans toute sa machinerie compliquée, par une seule autorité jusqu'à dans ses infimes détails est une utopie. On doit plutôt établir une différence essentielle dans l'économie entre le chef qui dirige et l'administrateur qui exécute.

En principe, il y a trois possibilités de satisfaire aux prétentions que pourrait formuler la communauté à la conduite de l'économie. On pourrait considérer la direction de la vie économique comme une solution temporaire. En

fait, cela est irréalisable. Car, aujourd'hui, le principe créateur de l'automatisme de l'économie a irrévocablement perdu sa puissance. Puis, il y a la possibilité d'unifier la direction supérieure de l'économie et l'initiative privée, de manière que celle-ci soit la prérogative de celle-là. En d'autres termes, c'est l'Etat qui devient homme d'affaires. Nous ne pouvons rien attendre non plus de cette hypothèse, parce que, selon l'expérience générale, chaque progrès résulte du travail repris mille et mille fois par des individualités. Les progrès qui assurent la persistance de la vie économique ne peuvent être réalisés sur l'ordre des bureaucraties ; ils ne peuvent naître que des activités individuelles.

La direction national-socialiste de l'économie allemande a donc opté pour une autre méthode d'unification. Elle ne voit pas la solution du problème dans l'anéantissement de l'initiative privée, mais dans la sauvegarde de l'intérêt public par l'homme d'affaires détaché de son intérêt particulier. De cette façon, la solution du conflit entre la direction de l'économie nationale et l'homme d'affaires est une question d'éducation, de nouvelles conceptions et de formation de chefs politiques pour cette écono-

mie nationale. L'avenir décidera où réside la plus grande liberté : dans l'économie classique régie par l'égoïsme individuel, dominée par l'automatisme aveugle du marché, bouleversée par les crises et rongée par la spéculation, ou dans une économie qui utilise toutes les forces productives et restitue leurs droits à l'individu comme à la communauté. Ici, comme toujours, il faut mettre à profit l'expérience séculaire qui veut qu'on s'en tienne à l'essentiel sans prendre en considération toutes les possibilités.

Dans l'économie moderne, l'homme d'affaires aura donc toujours la liberté nécessaire pour mettre en valeur ses initiatives. On peut limiter ses profits, on peut lui imposer certaines tâches ; cela modifiera sa nature, mais il ne sera pas éliminé. De même que l'armée ne peut renoncer aux officiers, de même l'économie ne pourra renoncer aux hommes d'affaires. Heureuse, l'économie moderne qui a la faculté de choisir dans les rangs des hommes d'affaires privés les chefs et les sous-chefs dont elle a besoin pour son développement et la solution des problèmes qui se posent à elle ! Car, sans eux, lentement mais sûrement, elle s'engourdira.



Residence de l'Amiral

**Depuis plus
de trois ans**

Les sous-marins allemands mènent la guerre contre le tonnage commercial ennemi. Chaque retour au port d'attache est l'occasion d'une petite fête. Le lieutenant de vaisseau Suhren, chevalier de la Croix de fer avec les feuilles de chêne et les épées, revient d'un raid qui l'a conduit jusqu'aux rivages de l'Amérique du Nord

Cliché du correspondant de guerre Bonnemann (PK)





LES PLUS FORTS

La bataille des économies

PAR WILHELM LORCH

DANS la guerre moderne, le potentiel économique des nations en lutte est devenu le soutien des armées dont il détermine la puissance de combat.

Au siècle dernier, l'armée et l'économie étaient loin d'être aussi étroitement liées. Le facteur économique n'avait pas encore conquis la place prépondérante qu'il tient, aujourd'hui, dans la vie des peuples. L'Histoire ne cesse de fournir des exemples de nations riches vaincues par les armées valeureuses de pays pauvres et à économie rudimentaire. Jamais la Prusse ne fut plus dépourvue économiquement qu'au cours de la guerre de Sept Ans, où elle avait à lutter contre de grandes puissances européennes riches et bien pourvues.

Par contre, la guerre moderne est un gouffre de matériels de toute sorte; elle exige sans arrêt les produits les plus divers, depuis l'acier spécial des chars colossaux jusqu'à la gaze des gorgousses; il lui faut l'appui constant d'une production effective, à l'abri des coups de l'ennemi.

Cette interdépendance entre la puissance économique et la force armée est prise en grande considération par les Anglo-Américains, si même ils ne la surestiment pas. Logiques, ils suivent d'ailleurs leur idée jusqu'au bout pour arriver à la notion de la guerre économique. Ce ne serait plus l'explication par les armes, mais bien le développement à outrance des productions d'armement qui deviendrait le facteur décisif du conflit. Aussi bien, la stratégie et la propagande de guerre des deux nations sont-elles de plus en plus tournées vers le facteur économique: il n'est plus question de vaincre l'adversaire, il s'agit de produire plus que lui.

Anglais et Américains ne peuvent se libérer de cette conception dont l'influence persistante ne s'explique que par leurs souvenirs des dernières années de la guerre mondiale. Pourtant, à bien des égards, la situation actuelle est toute différente de ce qu'elle était pendant la guerre de 1914. Le potentiel économique de l'Allemagne est beaucoup plus élevé qu'il ne l'était alors. La guerre elle-même présente un tout autre caractère: elle n'est plus une suite ininterrompue de batailles de matériel et de munitions, dans lesquelles l'armée la mieux pourvue de matériel emportait la décision. Si l'on veut aujourd'hui, juger de la puissance d'un adversaire du point de vue économique, encore faut-il prendre la précaution de tenir compte des changements considérables qui se sont produits depuis la guerre mondiale.

Variations des potentiels

L'Histoire enseignera plus tard cette différence entre les deux grands con-

flits de 1914 et de 1939: alors qu'au cours de la guerre mondiale l'Allemagne ne cessait de consommer d'année en année des quantités de plus en plus grandes de produits, épuisant ses réserves et ses forces, la guerre actuelle lui apporte, au contraire, un accroissement continu de puissance économique. C'est un fait que, depuis 1939, pas une année de guerre ne s'est écoulée qui n'ait contribué à l'accroissement de son potentiel de production. Le minerai de fer, base de l'industrie de guerre, en fournit un éloquent exemple.

Au début de cette guerre, la production de minerai de fer de l'Allemagne était de 12,4 millions de tonnes.

Grâce aux pays occupés et aux territoires conquis, l'Allemagne dispose, aujourd'hui, d'une production de:

	En millions de tonnes
Allemagne de 1939	12,4
Campagne de Pologne (Haute-Silésie)	0,9
Campagne de l'ouest (Al- sace - Lorraine, France, Belgique et Luxembourg)	38,4
Campagne de l'est	25,0
	76,7

Et comme la campagne de Norvège a permis d'assurer les livraisons de minerai de fer suédois, le tableau de l'approvisionnement de l'Allemagne en minerai de fer est encore plus favorable que ne le montrent ces chiffres.

Dans la plupart des régions productrices de matières premières indispensables à la guerre, la progression a été similaire. Aujourd'hui, le Reich n'est plus seul à lutter. Près de lui combattent et travaillent des alliés de valeur. L'Axe dispose pratiquement d'un continent entier avec tout son potentiel économique, et ce continent est, industriellement, le plus développé de l'univers. C'est lui qui créa et répandit à travers le monde la civilisation occidentale, la technique, le progrès, bref cette économie générale qui fait la vie moderne. D'ailleurs, la Grande-Bretagne, en décidant de poursuivre la lutte après juin 1940, jouant la carte soviétique, ne pouvait se douter que la Wehrmacht et ses alliés allaient, l'année suivante, enfoncer les portes de ces régions, les plus riches du monde en matières premières, que sont les vastes espaces de l'est. Avec toutes leurs matières premières, elles sont, aujourd'hui, ouvertes à l'Europe, naguère surindustrialisée. Désormais, les grandes nations industrielles du continent pourront pleinement s'approvisionner, augmentant, là encore, et d'une manière décisive, leur capacité de production.

Cette conquête des matières premières à l'est a permis à l'Allemagne de réaliser enfin le bloc européen. Avec son potentiel accru, l'Europe constitue, aujourd'hui, elle aussi, un grand espace à l'épreuve du blocus, et qui ne craint aucune comparaison. Les espoirs britanniques se sont envolés, qu'il s'agisse

En service... Ce sous-marin a été touché dans ses superstructures par les grenades sous-marines d'un destroyer britannique. Dès que le bâtiment a émergé, les réparations sont entreprises pour lui rendre toute sa sécurité de marche. Le second mécanicien s'est attelé à la tâche. Cliché du correspondant de guerre Metzen (PK)

Parade de nouveau-nés. Montage en série de canons à tir rapide.





d'une guerre prolongée ou d'un accroissement formidable des armements.

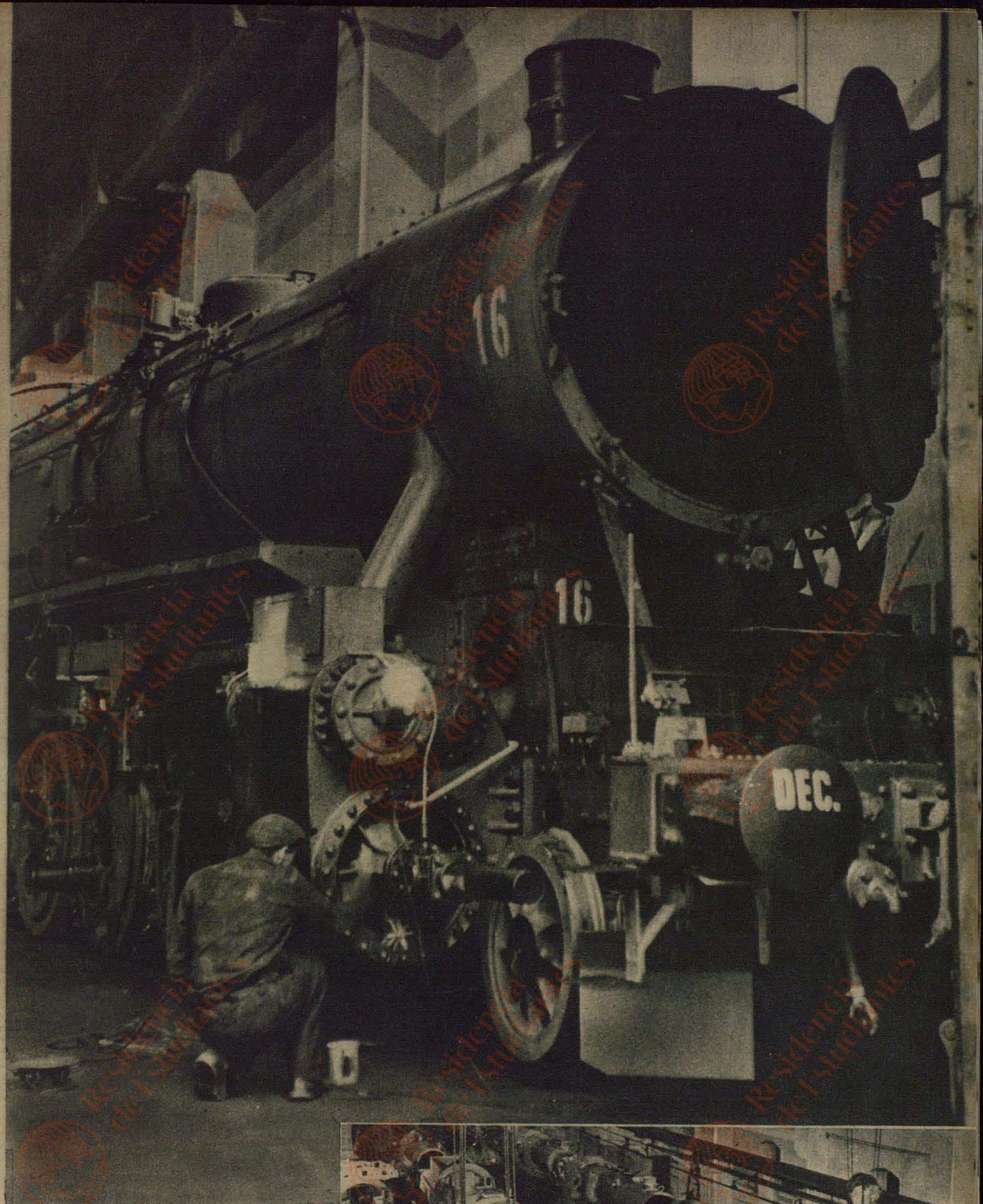
Cette remarque s'applique, par exemple, au potentiel humain. Dans les pays européens soumis à l'autorité de l'Axe vivent, en chiffre rond, 350 millions d'habitants. Au Japon et dans les territoires conquis par lui, 300 millions. Au total, 650 millions d'hommes. C'est peu, en face du chiffre de 1 milliard dont se targuent les Anglo-Américains. Mais ce milliard ne saurait impressionner que les ignorants. En effet, comment est-il calculé ? La Chine de Tchoung-King y entre pour 250 millions, la partie asiatique de l'Union soviétique pour 40 millions, les Indes pour 389 millions ; ce sont là des millions d'êtres encore inaptes aujourd'hui à la moindre activité industrielle ou simplement économique, n'ayant jamais reçu la plus petite formation professionnelle. Potentiel humain et potentiel de main-d'œuvre ne sont pas synonymes. Le potentiel de travail de l'Axe est au moins aussi élevé que celui de l'adversaire. L'Axe possède, en effet, une main-d'œuvre presque en totalité spécialisée, qualifiée, exercée, assidue au travail, et dont les seuls chiffres n'expriment pas la valeur. Du point de vue du potentiel humain, l'Allemagne retire déjà des territoires occupés de l'est un puissant renfort numérique. Il ne faut pas oublier que cet immense réservoir d'hommes peut fournir, non seulement de très utiles ouvriers agricoles, mais aussi des spécialistes compétents, capables d'un gros rendement, pour les industries extractives et de transformation. Le Reich peut, aujourd'hui, employer effectivement toute la main-d'œuvre disponible, particulièrement la main-d'œuvre qualifiée. A cette armée géante de volontaires étrangers travaillant actuellement en Allemagne, il faut ajouter au moins autant de prisonniers de guerre dont le nombre s'accroît sans cesse. Pour bien comprendre la solidité de l'économie allemande, il est caractéristique de constater qu'au cours de la troisième année de guerre le nombre de travailleurs occupés dans l'agriculture a été plus élevé qu'au cours de l'année qui précéda la guerre. La puissante et dynamique organisation du travail accroît encore la valeur effective de la main-d'œuvre, et contribue d'autant à donner à l'Allemagne et à l'Axe un potentiel de travail supérieur à celui de leurs adversaires.

Il serait tout aussi édifiant d'étudier un par un les autres chiffres de production dont sont si fiers les Anglo-Américains ; on arriverait aux mêmes conclusions que pour le fameux potentiel humain, argument-massue de la propagande anglo-saxonne. En ce qui concerne le charbon, la production des Etats-Unis n'est pas supérieure à celle de l'Europe continentale avec ses 450 millions de tonnes. Quant aux minerais indispensables aux industries d'armement, le potentiel de l'Allemagne est à peu près le même que celui de l'Amérique. La prise de Nikopol, par exemple, a rapporté à l'Allemagne 1 million de tonnes de manganèse, c'est-à-dire environ le quart de la production mondiale annuelle.

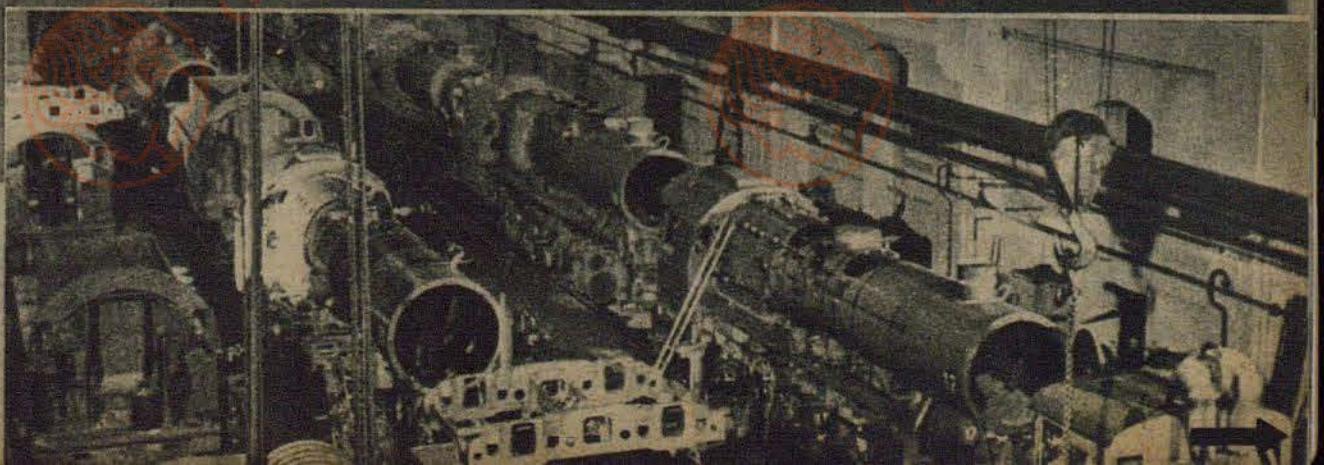
Un honnête inventaire

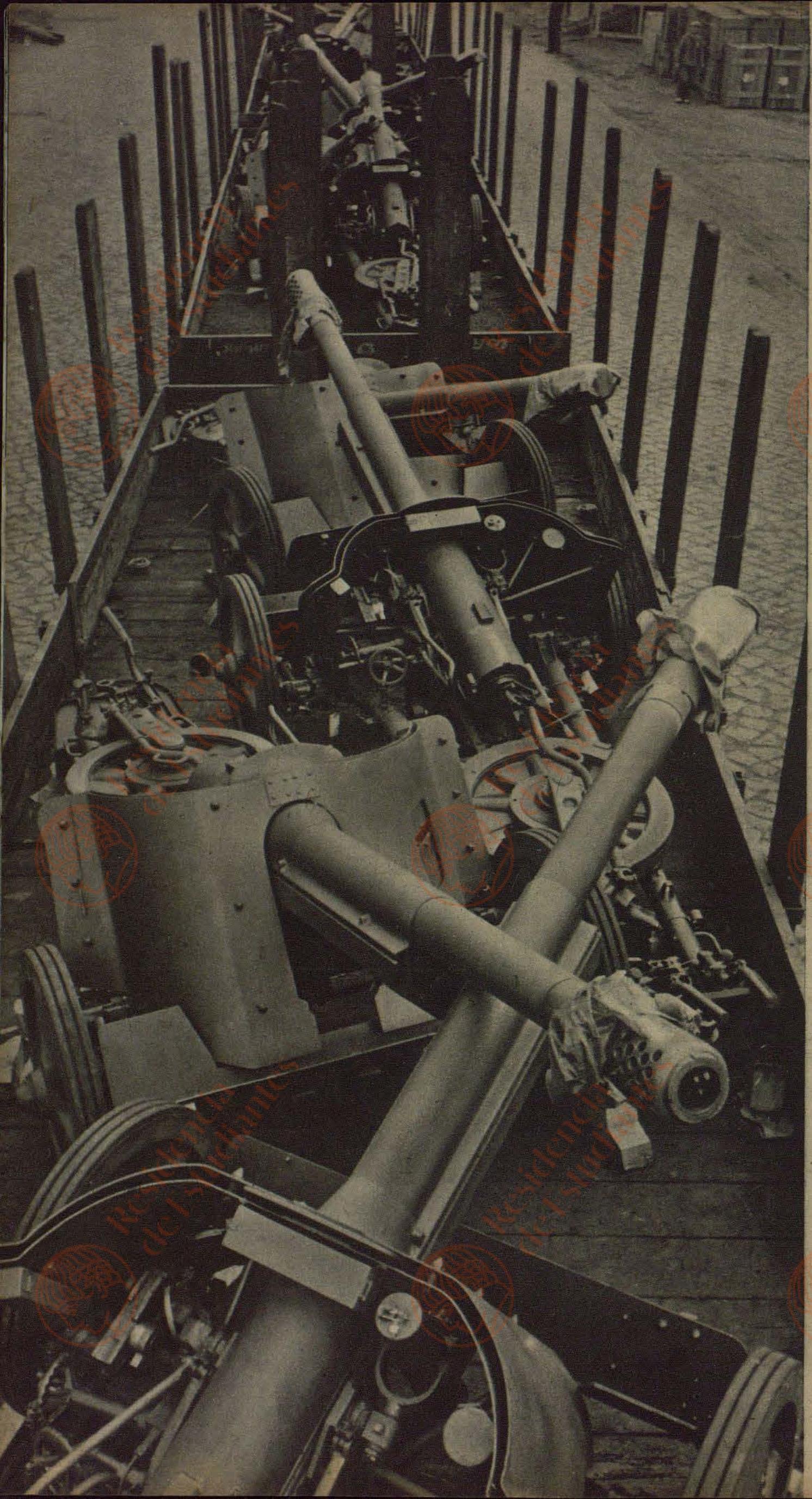
Le tableau que nous donnons ci-dessous a été établi par les Américains eux-mêmes, d'une manière assez exacte et avec une certaine objectivité. Il s'agit d'une statistique publiée par la revue économique «Business Weekly», et donnant les productions potentielles respectives des alliés et de l'Axe, y

Le hall des chars. Les expériences des champs de bataille ne sont pas perdues : d'innombrables ateliers construisent sans relâche de nouvelles séries de chars.



Dernier signalement avant le départ. Afin de permettre aux chemins de fer allemands de desservir un réseau considérablement élargi, et de répondre aux divers besoins de la guerre, de nouveaux types de locomotives ont été créés. Ces machines sont aujourd'hui construites dans toutes les fabriques, et beaucoup d'entre elles sont destinées à l'exportation. La toilette de la locomotive, avant le départ: les roues en rouge, le corps en feldgrau. Dans le hall de montage (photo de droite) les radettes de la nouvelle série attendent les derniers rivets et le coup de pinceau final.





compris le Japon, pour les années 1938 et 1942. Bien que le « Business Weekly » ait basé ses calculs sur la situation au printemps de 1942, et n'ait ainsi pu tenir compte des nouveaux territoires conquis depuis lors par l'Allemagne, territoires d'une valeur économique encore insoupçonnée, les chiffres apparaissent déjà éloquents :

Répartition des matières premières et des principaux produits industriels et agricoles du monde :

Produits	1938		1942	
	Alliés	Puissances de l'Axe	Alliés	Puissances de l'Axe
Seigle . . .	75,5	24,5	41,7	58,3
Sucre . . .	82,3	17,7	56,3	43,7
Beurre et margarine . . .	76,0	24,0	50,6	49,4
Lin. . . .	93,2	6,8	64,2	35,8
Caoutchouc . . .	100,0	—	8,9	91,1
Ciment . . .	66,3	33,7	48,4	51,6
Charbon et lignite . . .	68,0	32,0	54,6	45,4
Minerai de fer . . .	92,7	7,3	55,4	44,6
Minerai d'étain . . .	90,6	9,4	26,8	73,2
Bauxite . . .	74,8	25,2	34,2	65,8
Potasse . . .	38,4	61,6	14,2	85,8

A la lumière de ces chiffres, il n'est pas surprenant qu'à l'occasion d'un récent discours, à Pittsburgh, lord Halifax ait insisté avec énergie sur le glissement, favorable à l'Axe, de la répartition des potentiels économiques.

Potentiel et efficacité

Dans la vie réelle, et à plus forte raison en temps de guerre, il n'est plus question de potentiel économique, ni de savoir ce que l'on pourrait ou ne pourrait pas produire, il s'agit de la puissance effective de production, de l'efficacité, c'est-à-dire de ce qui est déjà véritablement produit.

Mais c'est surtout la valeur de combat des armes fabriquées qui apporte le correctif final aux calculs de l'efficacité de la production d'armement. A diverses occasions, pendant la guerre actuelle, on a pu constater que la supériorité qualitative dominait nettement la supériorité quantitative; des canons antichars d'une puissance exceptionnelle ont pu retirer toute valeur à la production de nombreux chars.

Et ce n'est pas du jour au lendemain qu'on peut faire sortir de terre des armes de qualité, dépassant celles de la production adverse.

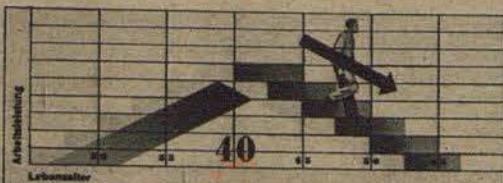
L'avance que l'Allemagne possède incontestablement en ce domaine est prodigieuse et ne pourra être rattrapée au cours de cette guerre. C'est cette avance qui conditionne, d'une manière déterminante, le véritable coefficient d'efficacité de l'armement, c'est-à-dire sa valeur de combat. Valeur qui ne saurait résulter des seuls chiffres de matières premières et de produits fabriqués.

Ces considérations qualitatives suffisent, dans la pratique, à ramener à plus de modestie maints bluffs de production, impressionnante à première vue. Elles mettent aussi en pleine lumière la valeur toute relative de la comparaison des matières premières à la disposition des adversaires en présence pour juger de leurs forces respectives.

En tout cas, la conduite de la guerre dans le secteur économique confirme cette vérité déjà constatée dans les autres domaines: ce ne sont pas les plus nombreux, ce sont les plus habiles et les meilleurs qui restent les plus forts.

FIN

Une petite section de la chaîne qui roule sans arrêt vers le front: un train de marchandises avec de nouvelles armes. Clichés du correspondant de guerre C. Weidenbaum (PK)



Soyez prudents avant l'heure de la défaillance

Par cette expression, l'heure de la défaillance, on veut désigner le moment où les organes ne sont plus capables de fournir le même travail, par suite de lésions ou de dommages prématurés qui entraînent des suites graves. Au nombre de ces carences, il faut compter les dents malades. C'est pourquoi chacun doit veiller à l'entretien de ses dents. Demandez la brochure gratuite qui vous renseignera à ce sujet: "Gesundheit ist kein Zufall", éditée par Chlorodont, Dresden N 6.

Mouson Lavendel

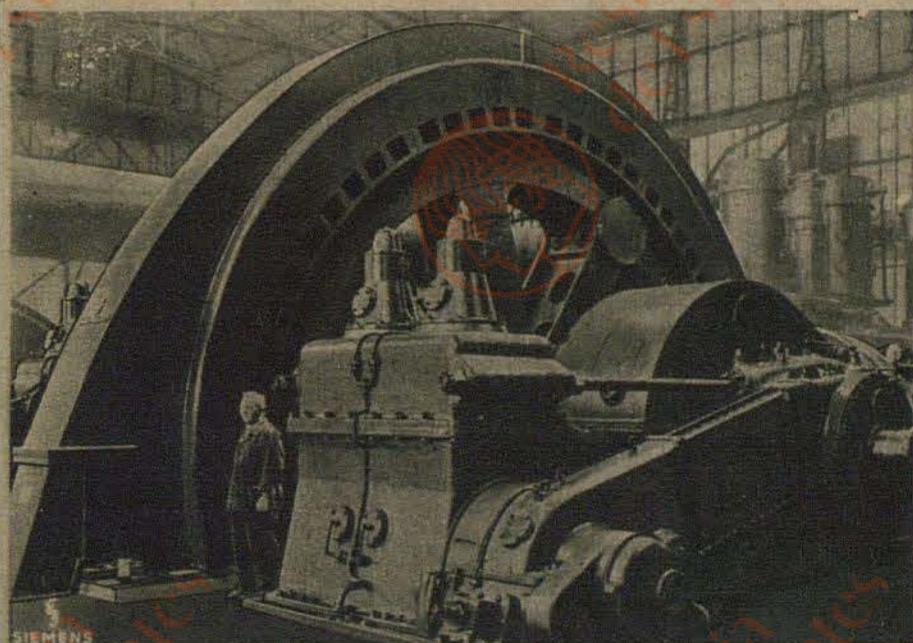


Contax

ZEISS IKON

ZEISS IKON AG. DRESDEN

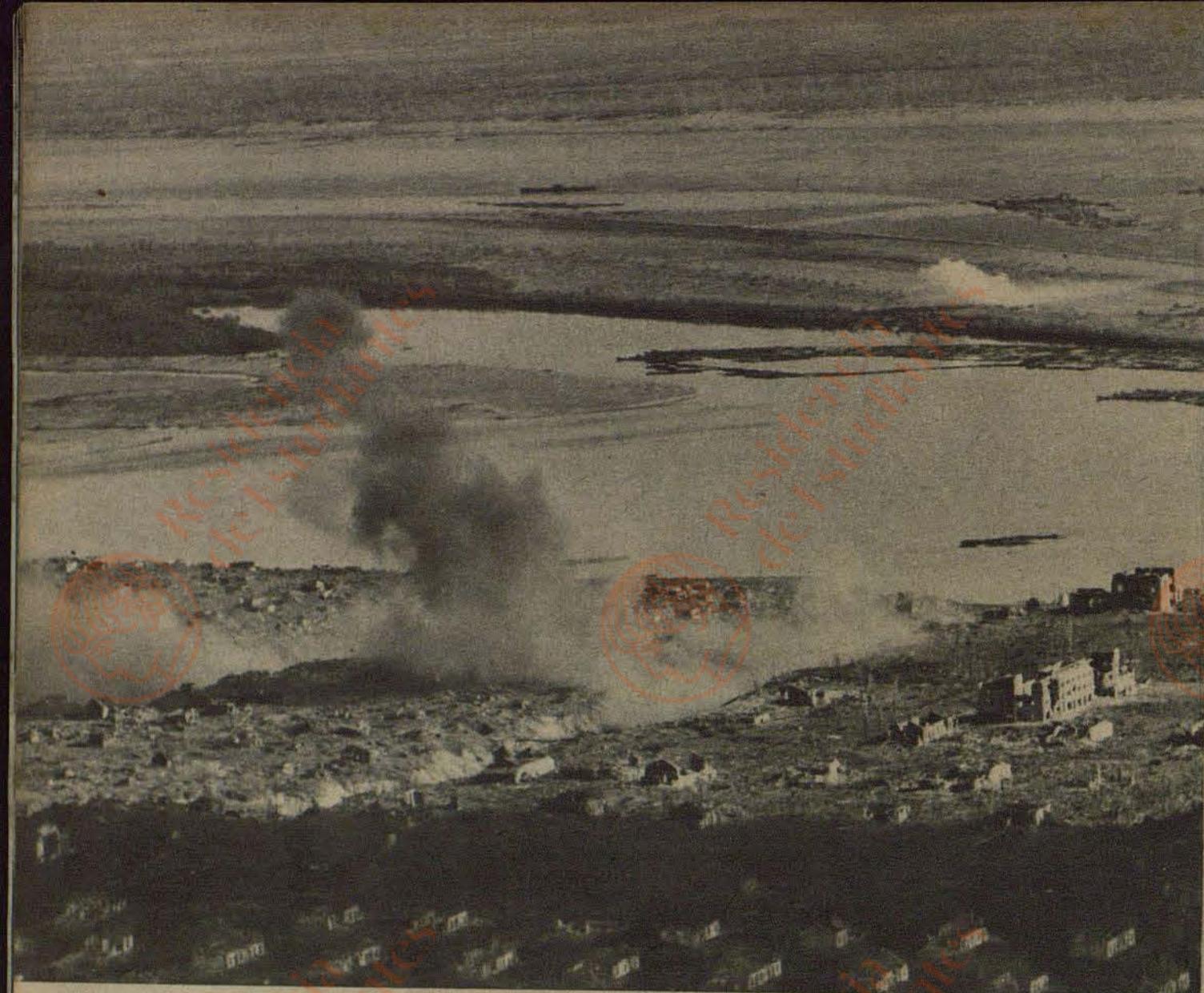
Faites-vous conseiller dès maintenant, vous achèterez plus tard
Pour la France: "Ikonta" S.A. R. L., 18-20, rue du Panbourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse:
Jean Merk, Bahnhofstr. 57 n, Zürich. — Pour la Belgique: H. Niéraad, 14, r. Fraikin, Bruxelles-Schaerbeek.



(Photo des Usines Siemens)

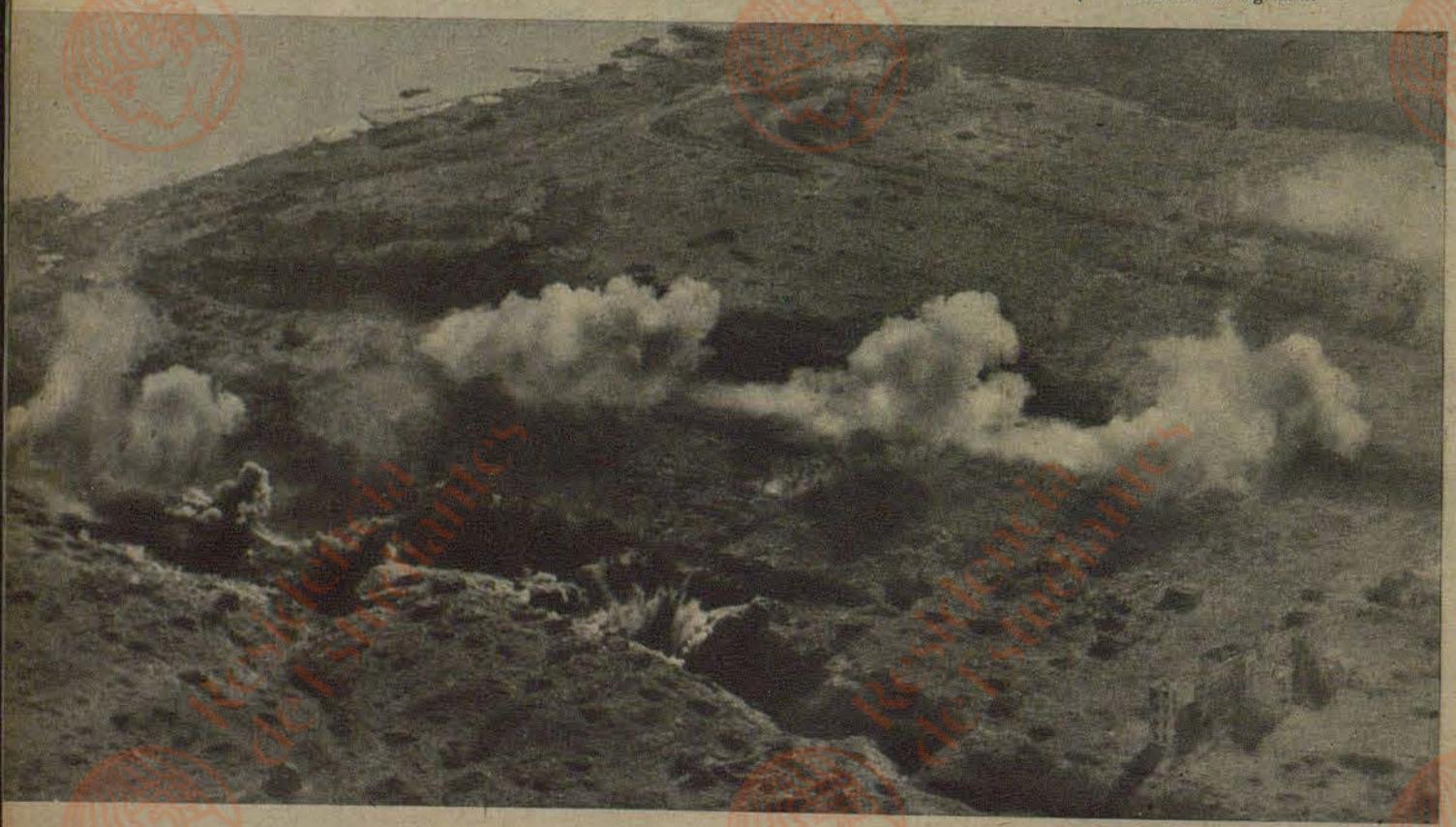
Le plus grand moteur triphasé du monde

Dans toutes les branches de l'industrie, l'électrotechnique est une aide indispensable. L'industrie chimique, avant tout, a fortement recours à elle. Pour une installation de liquéfaction qui transforme le charbon en carburant liquide, les usines Siemens-Schuckert ont livré, il y a quelque temps, ce moteur triphasé, le plus grand du monde. Pour 94 tours à la minute, son rendement est de 6.200 kW, et il actionne un compresseur produisant la haute pression nécessaire à la liquéfaction du charbon. Ce moteur ne représente qu'une des réalisations de premier ordre qui font la réputation mondiale de l'électrotechnique allemande



Les dernières artères soviétiques à Stalingrad. De rudes combats ont duré des mois pour Stalingrad. La ville a été arrachée aux bolcheviks pas à pas, corps à corps, dans une lutte sanglante. L'ennemi s'est accroché avec une opiniâtreté désespérée à une bande étroite de la rive occidentale de la Volga. Les « Bal-kas », profonds ravins qui descendent jusqu'au fleuve, permettent à l'adversaire un ravitaillement nocturne, l'arrivée de renforts en hommes et en matériel. Nos Stukas arrosent sans arrêt, de bombes de fort calibre, ces tranchées naturelles. Ils écrasent dégagement sur dégagement, troupes sur troupes avant qu'ils aient pu prendre position. La photographie nous montre une telle gorge après un bombardement. Sur une île au milieu du fleuve, des batteries de D. C. A. soviétique qui s'opposaient à l'attaque de la Luftwaffe ont été bombardées en même temps, (à droite, en haut). Plus loin, en arrière, sur un bras de la Volga, on peut distinguer un bac, dont les bolcheviks se servent chaque nuit.

Coups mortels sur les « Bal-kas ». Les pilotes allemands ont su parfaitement atteindre les ravins gorgés de troupes. Les pertes en hommes de l'adversaire varient, quotidiennement, d'après les renseignements précis donnés par des prisonniers, entre un bataillon et un régiment.



LES GORGES DE LA VOLGA

Une relation de la bataille de Stalingrad par le lieutenant Benno Wundshammer, correspondant de guerre

Une belle performance d'une escadrille de Stukas, à



La mission du lieutenant Jäckel est d'attaquer les gorges de la Volga, derrière Stalingrad. Il repère son objectif sur une photo prise d'un avion de reconnaissance.



«Le fleuve s'étale, vert olive dans les profondeurs, et l'on voit luire les bancs de sable clair. Au-dessus de nous, l'appareil du lieutenant Jäckel s'incline. Il attaque.»



Les nuages des explosions de nos grosses bombes se dispersent sur les gorges de la Volga, près des réservoirs de pétrole en feu, pendant que nous retournons vers notre base. Nos coups ont porté.»



Les dernières artères soviétiques à Stalingrad. De rudes combats ont duré des mois pour Stalingrad. La ville a été arrachée aux bolcheviks pas à pas, corps à corps, dans une lutte sanglante. L'ennemi s'est accroché avec une opiniâtreté désespérée à une bande étroite de la rive occidentale de la Volga. Les « Bal-kas », profonds ravins qui descendent jusqu'au fleuve, permettent à l'adversaire un ravitaillement nocturne, l'arrivée de renforts en hommes et en matériel. Nos Stukas arrivent sans arrêt, de bombes de fort calibre, ces tranchées naturelles. Ils écrasent d'abord sur détachement, troupes sur troupes avant qu'ils aient pu prendre position. La photographie nous montre une telle gorge après un bombardement. Sur une île au milieu du fleuve, des batteries de D. C. A. soviétiques qui s'opposaient à l'attaque de la Luftwaffe ont été bombardées en même temps, (à droite, en haut). Plus loin, en arrière, sur un bras de la Volga, on peut distinguer un bac, dont les bolcheviks se servent chaque nuit.

Coups mortels sur les « Bal-kas ». Les pilotes allemands ont parfaitement atteint les ravins gorgés de troupes. Les pertes en hommes de l'adversaire varient, quotidiennement, d'après les renseignements précis donnés par des prisonniers, entre un bataillon et un régiment.



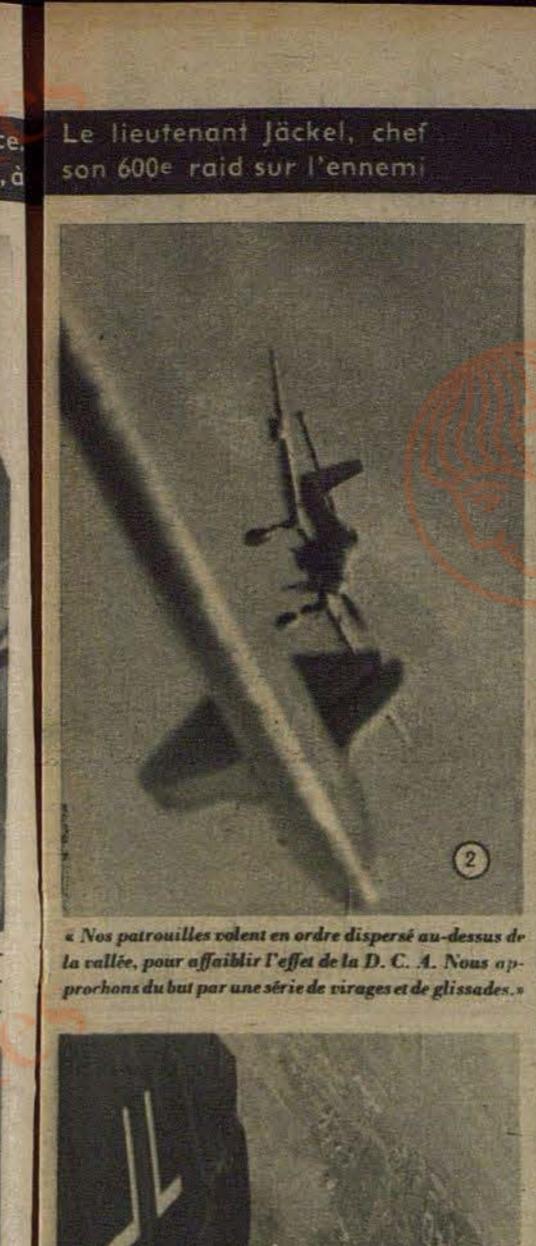
Une belle performance d'une escadrille de Stukas, à



« Le fleuve s'étale, vert olive dans les profondeurs, et l'on voit la rive des bancs de sable clair. Au-dessus de nous, l'appareil du lieutenant Jäckel s'incline. Il attaque. »



« Les nuages des explosions de nos grosses bombes se dispersent sur les gorges de la Volga, près des réservoirs de pétrole en feu, pendant que nous retournons vers notre base. Nos coups ont porté. »



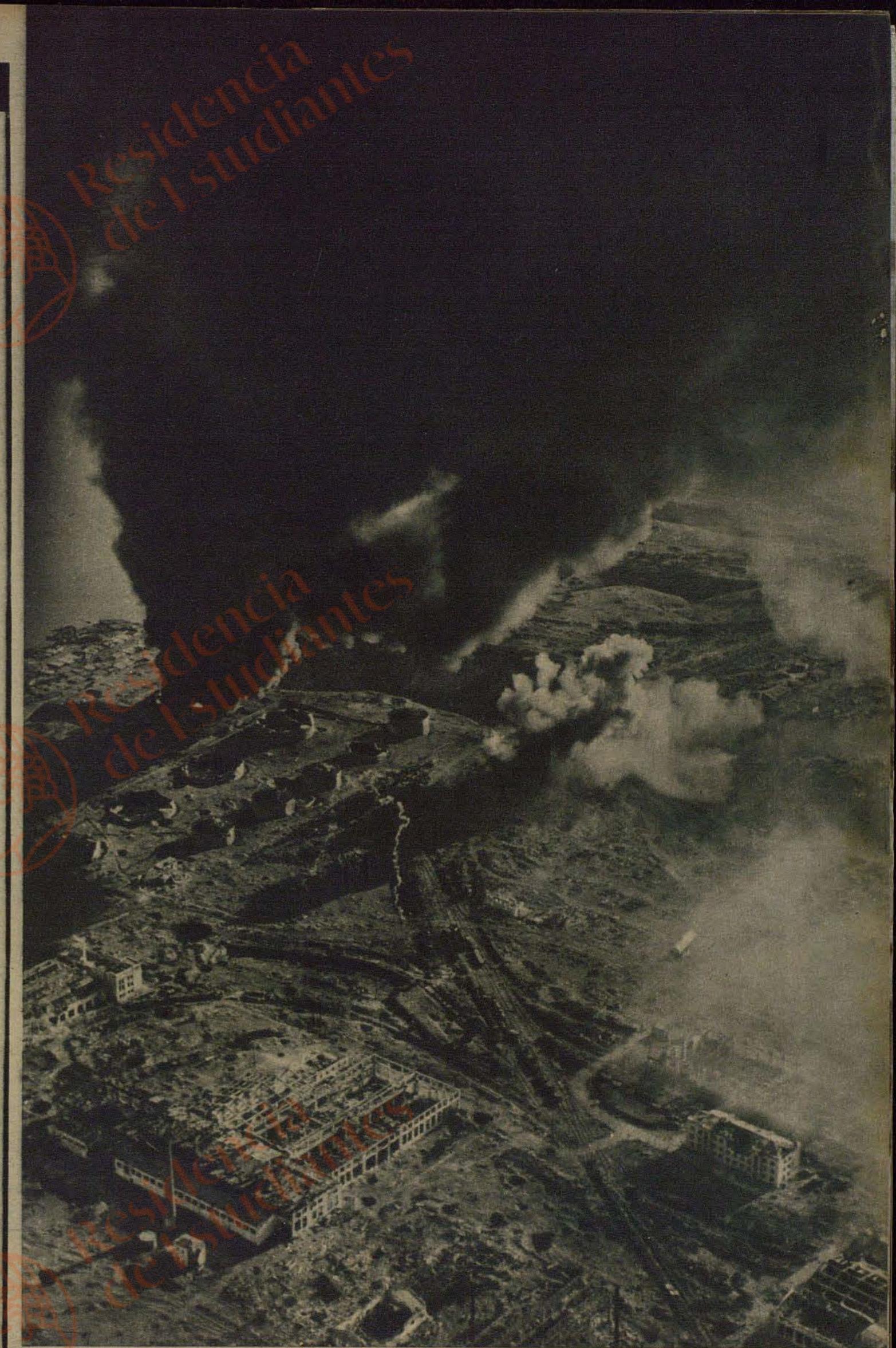
Le lieutenant Jäckel, chef son 600e raid sur l'ennemi



« Nous plongeons en piqué, écrit notre correspondant. Je vois de grands bâtiments; dans leurs ruines, les bolcheviks sont nichés. C'est l'usine « Octobre Rouge ». »



« Après l'atterrissement, le lieutenant Jäckel est félicité par ses camarades et reçoit quelques bonnes bouteilles. Dans une demi-heure, il repartira pour son 601e raid. »



Un document sensationnel rapporté par notre correspondant. Le lieutenant Wundshammer commente ainsi cette photo: « Aussitôt après l'atterrissement, j'ai développé la bande dans le laboratoire de l'escadre, et c'est la meilleure photo de l'attaque. Je l'avais prise immédiatement après que notre appareil se fut redressé, en pleine ressource. Nous volions, en deuxième position, derrière le lieutenant Jäckel. Nous passions au-dessous de l'immense ombelle de fumée des réservoirs de pétrole en feu, au moment où, de la gorge, s'élevait le nuage de l'explosion de nos bombes. Comme nous piquions exactement le long de cette colonne de fumée, des chasseurs soviétiques, sortis brusquement d'un voile de nuées, nous ont attaqués. Pendant que nous tirions sur eux, nos pilotes lâchaient toutes leurs bombes, exactement sur le but. Moins d'une minute après, tous les chasseurs allemands survolaient et, après un combat, descendaient un chasseur ennemi du type JAK 1. Le pilote a sauté en parachute et a atterri derrière nos lignes, au milieu de maisons bombardées. »

LES GORGES DE LA VOLGA

Une relation de la bataille de Stalingrad par le lieutenant Benno Wundshammer, correspondant de guerre

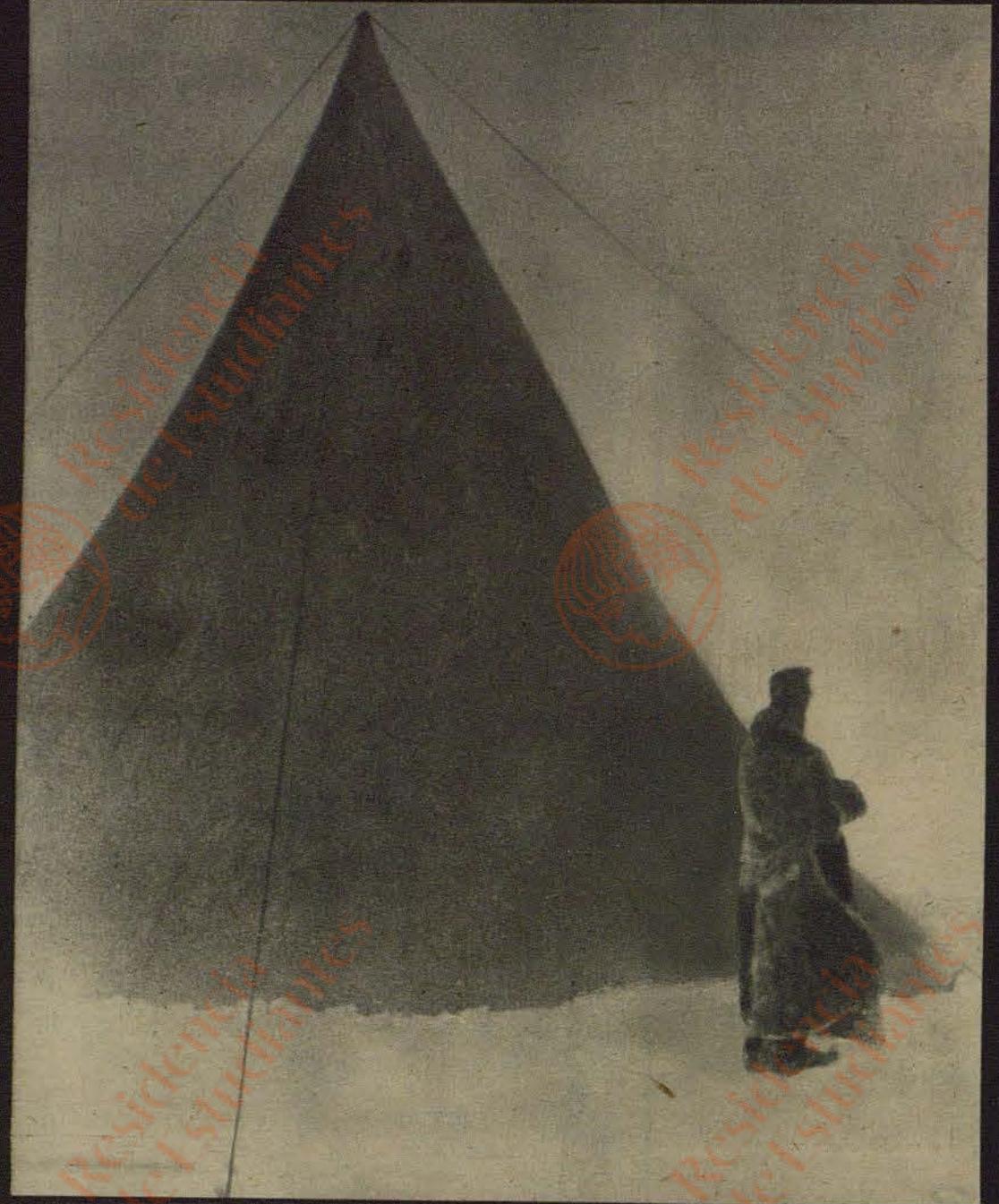
Tentes-tempête et rennes

chez les chasseurs alpins
du général Dietl

Clichés du correspondant de guerre Pöbel (PK)



Sentinelle dans la neige. Le froid est rude en Norvège septentrionale et atteint jusqu'à 40° sous zéro. Les sentinelles se protègent de peaux de rennes et de souliers fourrés doubles de varech.



Une particularité du front septentrional: la tente-tempête. Destinée aux avant-postes, elle peut contenir 20 hommes. Un poêle la chauffe. Lors d'une tempête de neige, elle peut être montée rapidement.



En Finmark. Les patrouilles ont à surveiller une région très vaste. Souvent, elles sont en route pendant des jours pour observer les mouvements de l'ennemi.

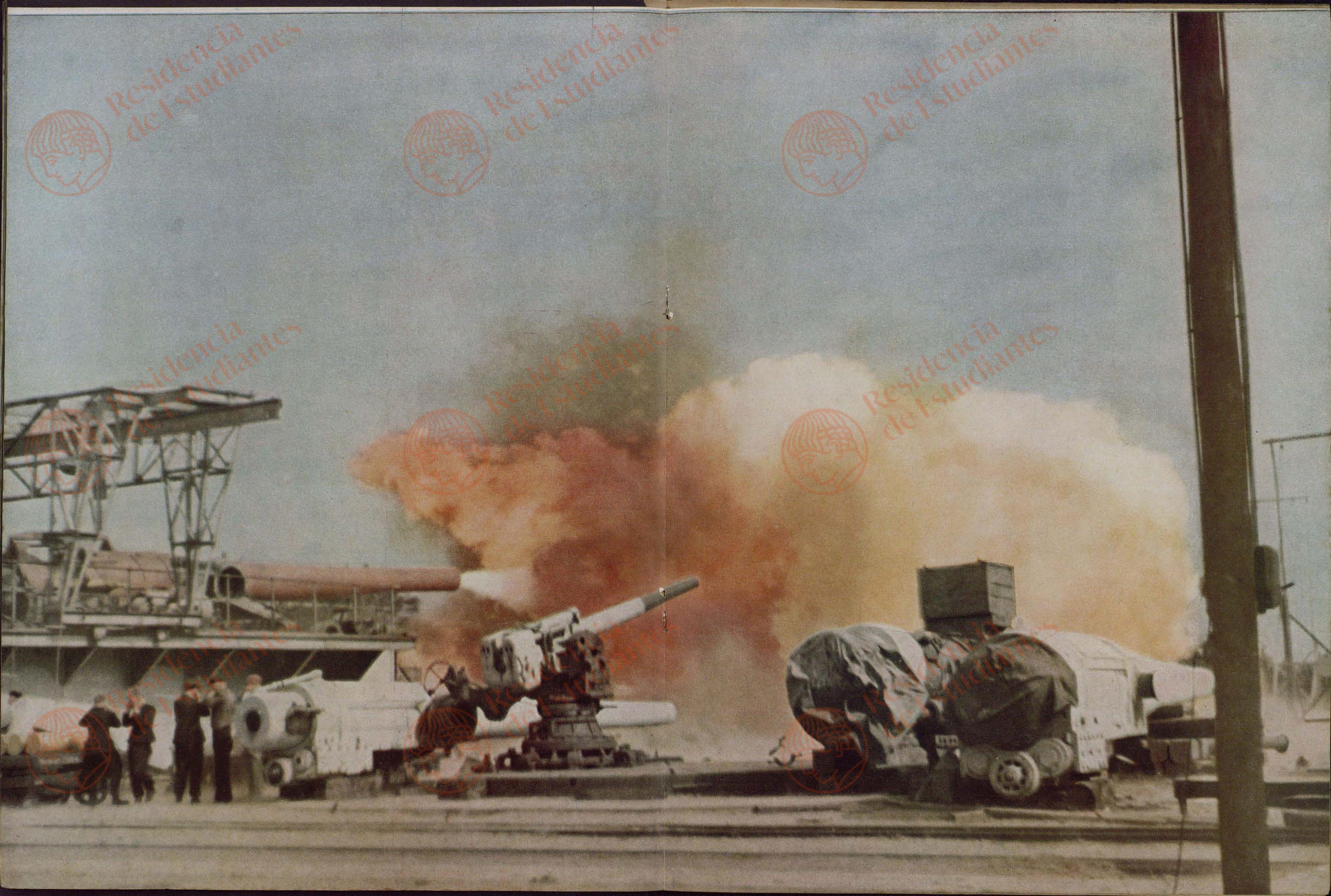
Transport de munitions au nord. Les soldats allemands imitent les Lapons: ils transportent munitions et ravitaillement à l'aide de traîneaux tirés par des rennes.



Canons à l'examen. Dans un des nombreux ateliers d'essai de l'industrie allemande d'armement, des rangées de canons de tous calibres, légers, moyens et lourds, attendent leur tour d'être examinés et de subir l'épreuve du premier «Feu». La photo en couleur de droite montre des obus rendus magnétiques pour les besoins des essais. On trouvera, sur les deux pages suivantes, une photographie de tirs d'essai de pièces lourdes de marine.

Clichés
du correspondant de guerre
Lagemann (PK)







ENTRE LE CAUCASE ET L'EGYPTE

III. L'IRAN

LE PAYS A DEUX SOUVERAINS

LIRAN n'a rien à faire avec la guerre. Et il y a une chose que je ne comprends pas : pourquoi le peuple iranien, bien que se trouvant en dehors du conflit, en a-t-il une telle peur ?

Telles ont été les étranges paroles prononcées, au début du mois d'août, par le nouveau président du Conseil, Quawan Sultaneh, devant des journalistes. On s'étonnera sans doute que Quawan Sultaneh ne comprenne pas les craintes de son peuple.

Qu'est-ce que l'Iran a à faire avec la guerre ?

La réponse est très simple : depuis un an, le pays est occupé par les Anglais et les bolcheviks. Tous deux travaillent activement à l'enfoncer dans la guerre. Ils ont déjà réussi à lui faire proclamer l'état de siège. Ils ont occupé toutes les bases militaires. Les chemins de fer, les routes sont en leur pouvoir. Anglais et bolcheviks décident de l'orientation de la politique extérieure. Ils sont établis dans le golfe Persique, aussi bien que dans le nord de l'Iran et, là, mènent la guerre. Les Anglais se servent de l'Iran comme d'une plaque tournante pour le transport du matériel de guerre qu'ils envoient à leur allié soviétique.

Il est vrai que si ces transports, de même que ceux qui se font à travers l'Irak, ne passent plus par le Caucase pour arriver sur le front soviétique, cela n'a rien à voir ni avec les Anglais, ni avec les bolcheviks, ni avec le gouvernement iranien : cela tient simplement à ce que la Wehrmacht a coupé les communications entre le Caucase et les territoires situés plus au nord.

On pourrait admettre qu'un homme comme le premier ministre iranien connaisse parfaitement la situation. Quawan Sultaneh ne serait sûrement pas devenu président du Conseil si son pays n'avait pas eu beaucoup à faire avec la guerre. Son prédécesseur a dû donner sa démission, parce que l'Iran se trouvait dans une crise très grave. Il s'agissait, non seulement de la famine dont souffre la masse de la population, depuis l'occupation du pays par les Britanniques et les bolcheviks, non seulement de la situation catastrophique dans laquelle le pays a été jeté par suite des agissements des mercantis et des spéculateurs, il s'agissait aussi des graves conflits intérieurs qui se sont produits, depuis que les Anglais ont évincé le shah Riza.

Il s'agit surtout d'une crise de l'autorité : l'Etat n'en possède plus aucune sur des forces déchaînées, dressées les unes contre les autres. Dans sa déclaration faite au Parlement et publiée dans les journaux, le prédécesseur de Quawan Sultaneh a déclaré expressément, en donnant sa démission, que les forces nationales étaient sans pouvoir sur le pays. C'est uniquement parce

que les Britanniques et les Soviets se sont emparés du pouvoir et ont écarté les authentiques dirigeants iraniens. Ils l'ont fait pour pouvoir mener leur guerre de l'Iran même.

Et le premier ministre iranien, nommé par les puissances d'occupation, se demande encore pourquoi le peuple iranien a peur de la guerre !

Le peuple iranien se rappelle sûrement quelle était la situation de l'Iran au moment où le général Riza prit en main les rênes du gouvernement et rétablit l'ordre. Il se rappelle qu'avant l'arrivée au pouvoir du général, couronné solennellement comme shah en 1926, la situation était à peu près semblable à ce qu'elle est maintenant. De même qu'aujourd'hui, les Britanniques et les bolcheviks étaient établis dans le pays et en étaient les vrais maîtres.

Les rivaux sont demeurés

Une différence cependant existe : autrefois, les Anglais et les bolcheviks étaient rivaux. Aujourd'hui, ils sont alliés, mais on décèle très nettement la nature particulière de leur amitié aux événements qui se succèdent en Iran depuis un an.

Les Anglais doivent être forts peinés de la tournure que les choses ont prise. Après la Grande Guerre, ils avaient réussi sans peine à évincer la forte concurrence soviétique. Maintenant, se retrouvant en lutte avec elle, ils doivent faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Pour comprendre les choses, il faut s'arrêter un instant à l'histoire de l'Iran. Ce pays a toujours été convoité par les Russes, parce que son occupation ouvrirait le passage tant désiré vers la mer libre, au sud, et permettrait de barrer à l'Angleterre la route des Indes. Pierre le Grand, dans son testament, avait conseillé à ses successeurs « d'exciter continuellement à la guerre en Perse pour réduire le pays et ouvrir à la Russie une voie jusqu'au golfe Persique ». Les tsars qui lui ont succédé ainsi que leurs diplomates se sont toujours efforcés de réaliser ce programme. La pression exercée par les Russes pour s'ouvrir un chemin du nord au sud a eu pour résultat, au cours des temps, d'arracher à la Perse d'importants territoires. Le traité de Golestan, en 1813, et de Tourkmantchai, en 1829, lui enlevèrent les provinces de Chirvan avec Bakou, de Daghestan, de Géorgie, de Mingrelie et d'Arménie qui furent annexées par la Russie.

Cependant, l'Angleterre opposait une résistance à la pénétration russe venue du nord par une poussée venue du sud. Sous la dynastie des shahs Kadscharen, la Perse était trop faible pour empêcher d'autres pertes de territoire. En 1857, l'Angleterre lui prit ses anciennes provinces à l'ouest de l'Afghanistan et du Beloutchistan. En 1882, la Perse dut renoncer au Kurdistan occidental et, la même année, l'Angleterre occupa les îles Bahrein, dans le golfe Persique.

HEINZ MEDEFIND, notre envoyé spécial, a donné, dans les deux derniers numéros de "Signal", deux articles sur la situation politique en Syrie et en Irak. Il relate, dans l'article qu'on va lire, comment la situation s'est modifiée, en Iran, sous la double contrainte britannique et soviétique.

Mais le shah préparait encore d'autres surprises aux Anglais. En 1932, il s'en prit au privilège de l'« Anglo-Persian Oil Company » qui remontait à 1901. En 1933, un nouveau traité fut conclu, réduisant sa concession aux îles Bahrein à 100.000 milles carrés, et la société s'engagea à payer au gouvernement iranien 4 shillings par tonne de pétrole, en assurant un minimum de 750.000 livres sterling par an. Les Anglais ne purent se soustraire à ces mesures du shah, justement parce que l'Amirauté britannique est la grande actionnaire de l'« Anglo-Persian Oil Company ».

Représailles de l'Angleterre

L'Angleterre encaissait les coups, mais elle attendait le jour de sa revanche, et lorsque les troupes britanniques pénétrèrent en Iran, fin août 1941, la première mesure de l'Angleterre fut de réclamer l'abdication du shah. Elle l'obtint : le 16 septembre, Britanniques et bolcheviks se mettaient en marche, de Kasvin, vers la capitale, Téhéran. L'Angleterre avait pris comme prétexte que les autorités iraniennes, à l'instigation du shah, empêchaient qu'on lui livrât les Allemands mobiles. Les Britanniques tenaient en réserve, pour le trône de l'Iran, un descendant du dernier shah, Ahmad, de la dynastie des Kadcharen. Riza abdiqua, pensant laisser, par là, à son fils, Mohammed Riza, la possibilité de lui succéder. Les Britanniques déportèrent Riza à l'île Maurice.

Aujourd'hui comme hier

Ce que l'on constate aujourd'hui en Iran rappelle beaucoup la situation anarchique du pays après la conclusion du traité britannique de 1907, sur le partage de la Perse. A cette époque, il y eut des troubles, en particulier des révoltes dans le Kurdistan. Le shah Mohammed Ali recourut à la force pour dissoudre le Parlement. La flotte britannique fit en même temps une démonstration dans le golfe Persique et des troupes de cosaques s'emparèrent de Tabriz.

Et aujourd'hui ?

Aujourd'hui, les Anglais et les bolcheviks se rencontrent sur le territoire iranien. Les bolcheviks s'efforcent visiblement de renforcer leur influence au détriment des Britanniques. Peu de temps après leur entrée dans le nord de l'Iran, ils détachaient du pays l'Azerbaïdjan et furent soutenus efficacement, dans l'accomplissement de leur plan, par les Arméniens qu'ils avaient armés. Les choses allèrent même si loin que l'annexion de l'Azerbaïdjan par l'Union soviétique dut se faire après un plébiscite. A ce moment, l'Angleterre transmit une protestation par son consul à Tabriz. Malgré cela, les provinces du nord sont, aujourd'hui, déjà séparées de l'Iran. Aucun Iranien ne peut pénétrer dans le pays s'il n'est muni d'un visa soviétique.

Les Kurdes, après l'occupation de l'Iran, se révoltèrent, secrètement soutenus par les Soviets. Les Britanniques exigèrent, en octobre 1941, que le gouvernement de l'Iran réprimât la révolte, mais le général iranien Moquaddam, qui fut envoyé à cet effet, fut suspendu pour avoir soutenu les révoltés. En mars 1942, un gouvernement kurde autonome fut établi à Sakiz. Les journaux, contrôlés par les Anglais, prétendirent, à la fin d'août, que la révolte kurde avait été réprimée. Et ils ajoutaient que, sous la direction des Britanniques et des Soviets, la paix et la concorde régnaient dans tout le pays.

Or, il n'en était rien. Dès le début de l'occupation il y eut, à Téhéran, entre les troupes britanniques et sovié-



Raffinerie de pétrole à Abadan sur le golfe Persique. On traite ici plus de 30.000 tonnes de pétrole par jour.

iques, des incidents si graves que la ville dut être partagée en deux quartiers, l'un pour les Britanniques, l'autre pour les Soviets. Comme, malgré cela, on ne parvenait pas à rétablir le calme, on se mit d'accord pour évacuer Téhéran. Les bolcheviks se retirèrent à Kasvin et les Britanniques à Hamadan. Mais seules les troupes se retirèrent. Les Soviets, pour les remplacer, envoyèrent la Guépou qui s'est installée dans sa propre maison à Téhéran. Ils envoyèrent des agents de propagande communiste avec un puissant matériel, et occupèrent le poste d'émission de Téhéran. Depuis, on ne voit dans toutes les villes et dans tous les villages de l'Iran que des films de propagande bolcheviste. On trouve partout des affiches qui chantent les louanges du communisme et de ses chefs. Le jour-

nal bolcheviste « Mardom » (L'Humanité) inonde le pays de sa propagande. Les alliés bolchevistes de l'Angleterre capitaliste ont même été plus loin : ils ont provoqué des grèves partielles parmi les ouvriers iraniens de l'« Anglo-Persian Oil Company » qui livre le pétrole à l'Amirauté britannique !

Les Britanniques moins forts que les Soviets

Les Anglais sont impuissants devant les méthodes soviétiques. Ils essaient de se faire bien voir des cheiks en particulier, pour gagner de l'influence sur les différentes tribus hostiles les unes aux autres. Mais leurs efforts sont vains. Au cours des années précédentes, les cheiks avaient, il est vrai, vendu à prix d'or leurs services aux

Anglais pour les aider à dominer l'Iran. Mais les Britanniques ont dû constater, à regret et à leur détriment, que l'influence des cheiks, sous le gouvernement énergique du shah Riza, avait disparu. Les arrangements pris avec les maîtres des tribus se sont montrés sans valeur, parce qu'il y avait eu au pouvoir un homme qui n'avait en vue que les intérêts de l'Iran. Le shah Riza avait même réussi à réconcier entre elles les tribus qui s'étaient toujours combattues, et à faire triompher l'idée d'un Iran indépendant au-dessus des querelles intérieures. Grâce à ces méthodes sévères, le pays s'était senti en sûreté.

Les Anglais s'acharnent maintenant à détruire cette sécurité dont ils auraient pourtant eux-mêmes bien besoin. Aujourd'hui que l'on a écarté l'homme

qui, souvent par des moyens despote, sut réaliser ce qu'il avait projeté, les différents cheiks ont repris de l'importance. Le banditisme, cet ancien fléau de la Perse, est déchainé de nouveau. Les Anglais sont les premiers à en souffrir. Leurs transports sont continuellement attaqués. Les voies ferrées sont coupées et les trains sont pillés.

La position de l'Angleterre est aujourd'hui en Iran aussi faible qu'elle l'était il y a des années, avant le début de cette guerre. Le dessein des Britanniques doit être désormais de chasser, aussi vite que possible, l'allié soviétique. Il serait intéressant de voir si l'Angleterre est assez forte pour faire valoir ses intérêts contre les Soviets, et sous quel prétexte elle pourrait les chasser du pays.

Valeur stratégique de l'Iran

A un certain égard, l'Iran est devenu aujourd'hui, pour la conduite de la guerre des Britanniques, pour ainsi dire, sans valeur. De même que l'Irak, il a perdu sa grande importance comme territoire de passage du matériel de guerre destiné aux alliés soviétiques, cela depuis le moment où les communications du Caucase avec les troupes soviétiques, plus loin au nord, ont été interrompues.

Le ministre des Affaires étrangères, Anthony Eden, a bien pu se vanter, au mois de mars de cette année, que « beaucoup de travail avait été accompli pour obtenir une communication entre la Russie et les nations alliées ». Eden désignait ainsi la route qui traverse l'Iran. Cette route était, jusqu'à l'instant où les troupes allemandes se sont approchées du Caucase, la communication la plus importante des alliés avec l'Union soviétique. Un périodique anglais la décrivait encore récemment sous les couleurs les plus favorables. On y pouvait lire :

« Les routes de l'Iran, dont quelques-unes sont excellentes et d'autres

Un regard sur la carte suffit : L'Angleterre voulait s'assurer cette voie de communication importante pour jeter un pont vers son allié soviétique et vers l'Inde. L'avance allemande dans le Caucase a enlevé à cette communication une grande partie de son importance.



fort mauvaises, sont si nombreuses que des mouvements de troupes peuvent s'accomplir sans difficulté dans toutes les directions. Il y a des routes pour camions qui mènent directement à la capitale. Elles viennent de Bagdad, de Mohammera, le port du golfe Persique; de Bouchir, port qui se trouve le plus près de l'Inde; de Herat, près de la frontière de l'Afghanistan; de Meched, qui n'est qu'à 60 milles du chemin de fer soviétique dans le Turkestan; de Schachi à la côte occidentale, de Baboul-Sar à la côte méridionale, et de Pahlavi à la côte sud-ouest de la mer Caspienne, de même que Tabriz, relié à l'U.R.S.S. par un chemin de fer traversant la frontière septentrionale de l'Iran. Même en tenant compte du fait que de nombreux secteurs de la route exigent une réfection, il est possible de partir de la côte orientale méditerranéenne, par exemple, de Beyrouth ou de Haifa, et d'utiliser la grande voie de communication pour se rendre de Bagdad à Téhéran, puis de continuer par la route de Meched jusqu'à la frontière de l'Afghanistan, d'où une autre route conduit vers Kaboul et vers la frontière indienne. Outre ces routes qui peuvent en quelques mois être transformées en voies de communication de premier ordre, il y a le chemin de fer transiranien qui traverse le pays du nord au sud, ou plus exactement de Bender-Schapour à Bender-Chah, sur la mer Caspienne, avec un embranchement de Téhéran à Kasvin et à Zenjan, lequel est prolongé vers Tabriz, établissant ainsi une communication avec le système soviétique transcaucasien.

La signification du Proche-Orient, formé par les territoires situés entre

le Caucase et l'Egypte, pour la conduite de la guerre ressort nettement de cet aperçu. Dans la pratique, la situation est cependant toute différente. Les choses ne sont pas aussi simples. Les voies de communication de l'Orient sont mauvaises. Presque tous les chemins de fer de cette région, ainsi que le transiranien, sont à voie unique et ne disposent que d'un nombre restreint de wagons et de locomotives. Par suite des nombreux ouvrages d'art de la voie qui s'élève jusqu'à 2.173 mètres dans la région de l'Elbourz, les locomotives doivent être particulièrement légères et, malgré cela, d'un bon rendement. Leur construction et leur transport en Iran exigent beaucoup de temps. Il faut ajouter à cela, second facteur des transports britanniques dans le Proche-Orient, la question des bateaux. On ne peut pas apporter dans le golfe Persique plus de matériel que n'en contiennent les navires dont on dispose. Or, le tonnage est très restreint et diminue chaque jour, par suite des pertes continues que lui inflige la Wehrmacht.

L'espace diminue

Les calculs et les statistiques des Britanniques, faits il y a seulement quelques mois, ne répondent plus aujourd'hui à la réalité. Pour les transports par l'Irak et l'Iran, il n'y a plus actuellement que la route à l'est, autour de la mer Caspienne, qui soit libre. Les routes et les voies menant vers le Caucase, construites par les Britanniques au cours des dernières années, sont devenues sans valeur pour le ravitaillement des alliés soviétiques en matériel de guerre. Quant aux communications à l'est de la mer

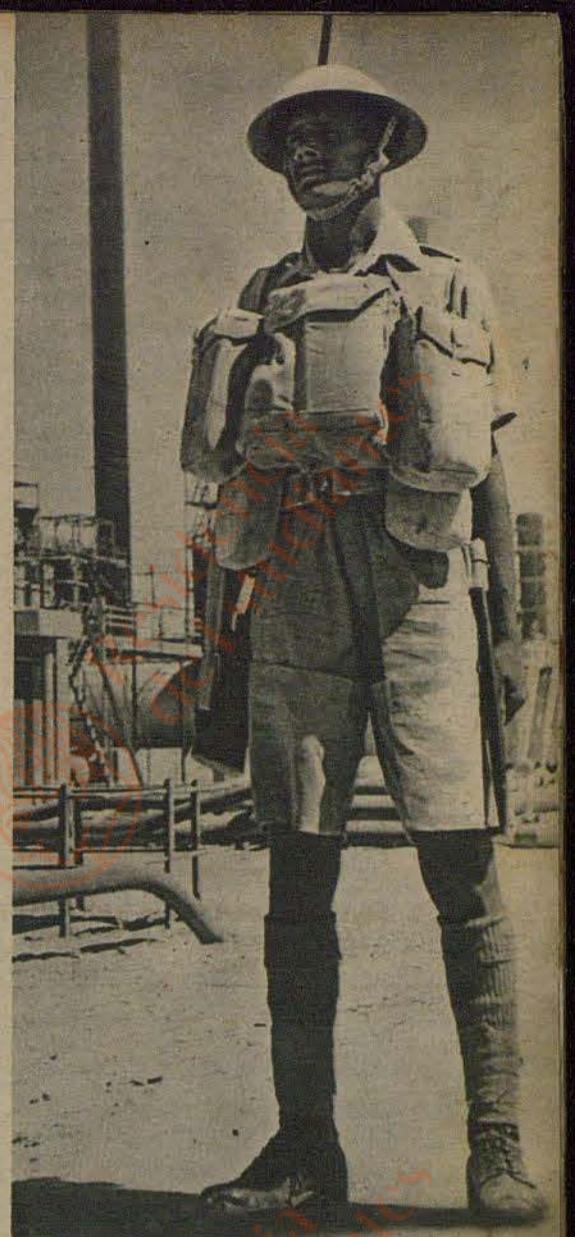
Caspienne, elles sont fort précaires et les ports de la Caspienne, appartenant soit à l'Iran, soit provisoirement encore à l'U.R.S.S., n'ont plus qu'une capacité très restreinte. Ils ne peuvent aucunement remplacer les communications supprimées à travers le Caucase.

Ainsi donc, les territoires compris entre le Caucase et l'Egypte ne sont plus qu'un pont branlant entre les démocraties et l'Union soviétique. Ils ont encore provisoirement leur valeur pour les Anglais, à cause du pétrole de Mossoul, de Bahreïn et d'Abadan, et aussi du fait qu'ils restent une voie de communication aérienne entre l'Afrique, la Méditerranée et l'Inde. Mais ainsi que nous l'avons exposé, les problèmes d'occupation que posent ces territoires sont importants et difficiles.

L'Amérique héritière de l'Angleterre

La concurrence de leurs alliés américains est aujourd'hui, pour les Britanniques, un problème particulièrement difficile. Les U.S.A. ont déclaré le Proche et le Moyen-Orient territoires d'influence américaine. Cette prise d'influence ne se borne pas à participer aux opérations militaires des alliés; les U.S.A. consolident, avant tout, leur position politique et économique. De nombreux signes indiquent déjà à quel point les sphères d'intérêts, autrefois entièrement britanniques, sont, aujourd'hui, systématiquement envahies par les Américains qui ne visent qu'à ravir l'héritage des Anglais.

Quel que soit le nom du nouveau « maître », qu'il soit britannique ou américain, l'oppression reste la même pour la Syrie, pour l'Iran et pour l'Irak.



Sentinelle anglaise devant un puits de pétrole. Les Britanniques ont débarqué, durant l'année dernière, des soldats coloniaux en Iran et occupent les installations pétrolières.

Soupapes pour bouteilles en acier

Soupapes droites - Soupapes d'équerre

pour toutes sortes de gaz comprimés et liquéfiés, tels que



Acide carbonique, oxygène, azote, gaz rares, air comprimé, hydrogène, amono-

niaque, acétylène, chlore, phosgène, acide sulfureux, chlorure de méthyle.

Modèles spéciaux, répondant aux plus hautes exigences, pour gaz de ville, gaz de clarificateurs, méthane, propane, butane.

KOHLENSÄURE-INDUSTRIE

AKTIENGESELLSCHAFT

ABTEILUNG VENTIL-FABRIK · BERLIN W 62

50 années de pratique, un travail de haute précision et une construction parfaite garantissent dans tous les cas un maximum d'économie et de sûreté.



Le nombre d'obus de tous calibres que « sort » chaque jour cette usine de la Ruhr doit être gardé secret. Des chiffres astronomiques permettent seuls de les compter, en tas et en piles, entre les bourdonnantes machines. Comme dans la plupart des usines de guerre, le personnel compte pour moitié des femmes. Chacune produit plus que ne consomme une batterie en action. Parmi elles, se trouve Martha B...., que nous vous présentons, avec sa famille, aux pages suivantes.

La Femme aux obus

Une vie simple



Joseph B..., autrefois ébéniste, aujourd'hui cheminot dans une grande aciérie de l'Allemagne de l'ouest. « Je fais mes 12 heures par jour comme un jeune homme, dit il. J'ai été longtemps chômeur, et je sais qu'un peu plus de travail, cela vaut mieux... »



Voici, à la fraiseuse, Mme Martha B..., 51 ans; depuis le 3 avril 1940, volontaire de l'industrie de guerre, ponctuelle, habile, sans défaillance.



Sa fille, Friedel, 18 ans, employée dans une imprimerie de l'armée. Elle suit les cours du soir pourachever son instruction. Au cours d'un bombardement aérien, elle s'est signalée par son courage dans la lutte contre un incendie.



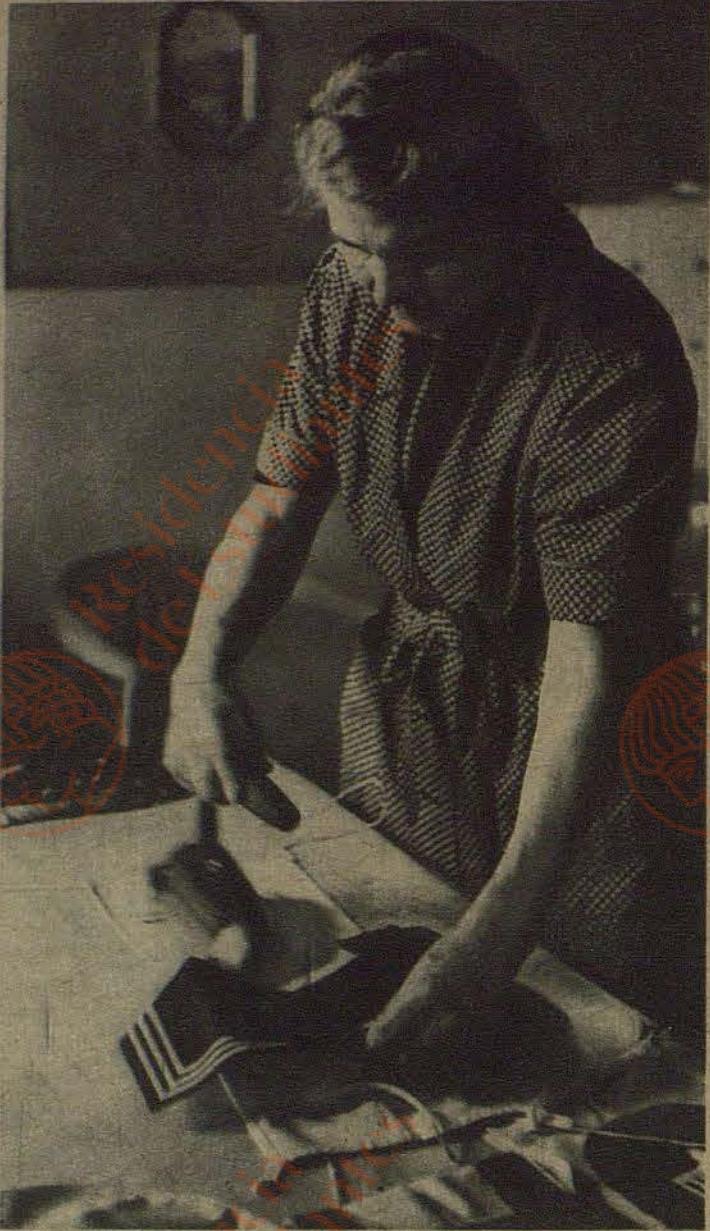
Le sergent Heinz B..., sergent d'active sur le front de l'est. « Je vais bientôt venir en perm', dit sa dernière lettre, je serai bien content de vous revoir tous... »



Son frère Franz, engagé volontaire dans la marine. Il est serrurier. Il a fait son apprentissage dans l'usine même où travaillent aujourd'hui ses parents.



Joseph B... Réjouissance intime: ses canaris. Premier souci en rentrant du travail: nettoyer leur cage.



La distraction de la maman B...: avoir un peu de temps pour laver et repasser le linge du jeune qui est matelot.

J'ai fait sa connaissance. Elle s'appelle Mme Martha B... Agée de 51 ans, solide, osseuse, une large mèche blanche traverse sa lourde chevelure noire. Son mari travaille aussi à l'usine, à côté, au service ferroviaire. Les deux fils sont aux armées; la fille est ouvrière dans une imprimerie. Je ne puis en savoir davantage. Pourtant, il serait intéressant d'étudier ces vies simples, de pénétrer leur intimité, de connaître leurs humbles destinées d'ouvriers de la Ruhr, et d'en faire le récit, plus attachant qu'un roman.

— On n'aurait jamais cru pouvoir travailler aussi bien avec des femmes, me confie le chef d'atelier; aujourd'hui, on peut, sans difficultés, leur confier des tâches réputées comme essentiellement masculines.

On se demande à quelles sources ces êtres ont pu puiser, peu à peu, au cours des années, dans la volonté et le besoin, la force qui leur est ici nécessaire. Les ouvrières possèdent une résistance qu'on pourrait qualifier d'exceptionnelle si elle ne s'appliquait parfaitement à toutes. Dans leur vocabulaire, il n'existe pas de mots pour se plaindre des misères dont est tissée la vie.



Il y a 25 ans, pendant la guerre de 1914 à 1918, Mme B... (à gauche) était déjà ouvrière d'usine d'armement. Son mari combattait alors en Russie, dans les marais de Rokitno.



« Quand on sait s'y prendre, on vient à bout de toute besogne », dit Madame B... Elle n'est jamais lasse, et trouve encore du temps pour de menus ouvrages et pour de bonnes causeries avec sa fille. « Et même, on va souvent au cinéma, à cause des actualités... »

Comme dans beaucoup de familles où l'on ne gagne qu'un salaire modique, permettant de satisfaire tout juste aux besoins essentiels, l'intérieur de Mme B... n'en présente pas moins un certain confort bourgeois. C'était pour le créer qu'elle a lutté jadis, c'est pour le conserver qu'elle lutte encore aujourd'hui, neuf heures par jour, penchée sur sa fraiseuse.

En 1915, âgée de 24 ans, elle entre dans une poudrière. Joseph B..., son ainé de 10 ans, se bat dans les marais de Rokitno. Les enfants ne sont pas encore nés. En 1918, après la débâcle, elle reste à la maison, et le mari abandonne sa vareuse de sous-officier pour reprendre son métier d'ébéniste. Tous deux font des économies. L'inflation les ruine jusqu'au dernier sou. On s'en tire quand même. L'album familial nous montre les enfants aux joues rondes, ne manquant de rien, toujours bien vêtus. En 1929, B... perd sa place. Impossible de retrouver une embauche: les régions industrielles de l'ouest allemand comptent à l'époque plusieurs millions de chômeurs. Courageuse, Martha B... devient porteuse de lait, debout dès cinq heures du matin, dans la journée, elle fait des ménages. Le père tombe malade; l'amertume, l'épuisement nerveux le tiennent cloué de longs mois au lit; les soucis accablent la famille. Fin 1933, un avis providentiel du Service du travail: dès le lendemain, Joseph B... recommence à travailler. Bien sûr, pas dans son métier, mais quand même dans une place qui l'enchanté. Un sentiment indéfinissable de reconnaissance pénètre le cœur de Martha; la vie vaut de nou-

veau la peine d'être vécue. Dès lors, cette femme au cœur simple commence à s'intégrer instinctivement et pratiquement, solidement aussi, dans le grand mouvement politique qui vient de la sauver, elle et les siens, de la misère.

Aussi, en 1940, sans hésitation, s'est-elle rengagée dans l'armée du travail. Devant sa machine, elle déploie la même ardeur que, naguère, dans son intérieur, lorsqu'elle préparait les repas et tenait les enfants propres. Pour elle, il n'y a pas de différence, les deux vont de pair: tenir sa maison en ordre et fraiser des obus. C'est ce besoin inné de toujours faire au mieux qui est responsable de ce tablier à fleurs taillé dans un reste de coupon. « On peut tout de même être propre », dit-elle. Chaque semaine, le tablier, couvert de taches d'huile, est lavé et repassé. Autrement, elle ne serait pas satisfaite.

*

Elle travaille par roulement: de six heures du matin à trois heures de l'après-midi, ou de treize heures à vingt-deux heures, parfois pendant la nuit: les « trois huit », avec une heure supplémentaire. Lorsqu'elle est libre, le matin, à la maison, elle prépare le petit déjeuner de sa fille qui vient, pour la seconde fois, de passer ses vacances d'été à la campagne au service de femmes de fermiers mobilisés. Chaque jour, elle trouve le temps d'astiquer les meubles de la salle, de passer un énergique coup de chiffon sur le buffet et la table pliante, d'épousseter le sofa; dans la cuisine, les robinets de cuivre brillent comme en temps de paix. Elle est au mieux avec les commerçants du quartier qui lui mettent de côté les rations pour sa famille. A midi, elle porte le déjeuner de sa fille, à l'imprimerie: « Il faut que les jeunes soient bien nourris », dit-elle. Aller et retour, cela lui prend encore une bonne demi-heure.

Tout cela, elle le fait spontanément, joyeuse, sans arrière-pensée ni contrainte. Martha se soumet de bon cœur à ces mille obligations qu'elle s'est elle-même créées. Son fils Franz, qui vient d'avoir ses vingt ans et navigue en Baltique, breveté mécanicien de la marine de guerre, envoie son linge à la maison; elle n'aurait pas admis qu'il en fût autrement. Le cadet, Heinz, 19 ans, sous-officier d'active devant Léningrad, reçoit chaque semaine la longue lettre de sa maman: c'est la distraction de la veillée; d'une grosse écriture appliquée, Maman B... raconte les nouvelles du quartier.

*

— L'une de nos meilleures, dit le chef d'atelier, désignant Madame B... Toutes les femmes qui travaillent au fraisage fournissent un excellent rendement. Mais alors que la moyenne est de 210 obus, Martha réussit, presque toujours, à en fraiser 230, parfois même elle atteint 260. Ah ! si nous n'avions pas de telles femmes !...

Le même compliment pourrait lui être fait par son mari, par ses enfants aussi.

— On arrivera bien à s'en sortir, a toujours proclamé cette femme énergique.

Et c'est le sage précepte que son exemple a enseigné à ses enfants. Dure envers elle-même, elle n'a rien abandonné, elle « tient », entre ses neuf heures de travail à l'usine et ses nuits d'alerte sans sommeil... Martha B..., propre dans son tablier à fleurs, tourne des obus...

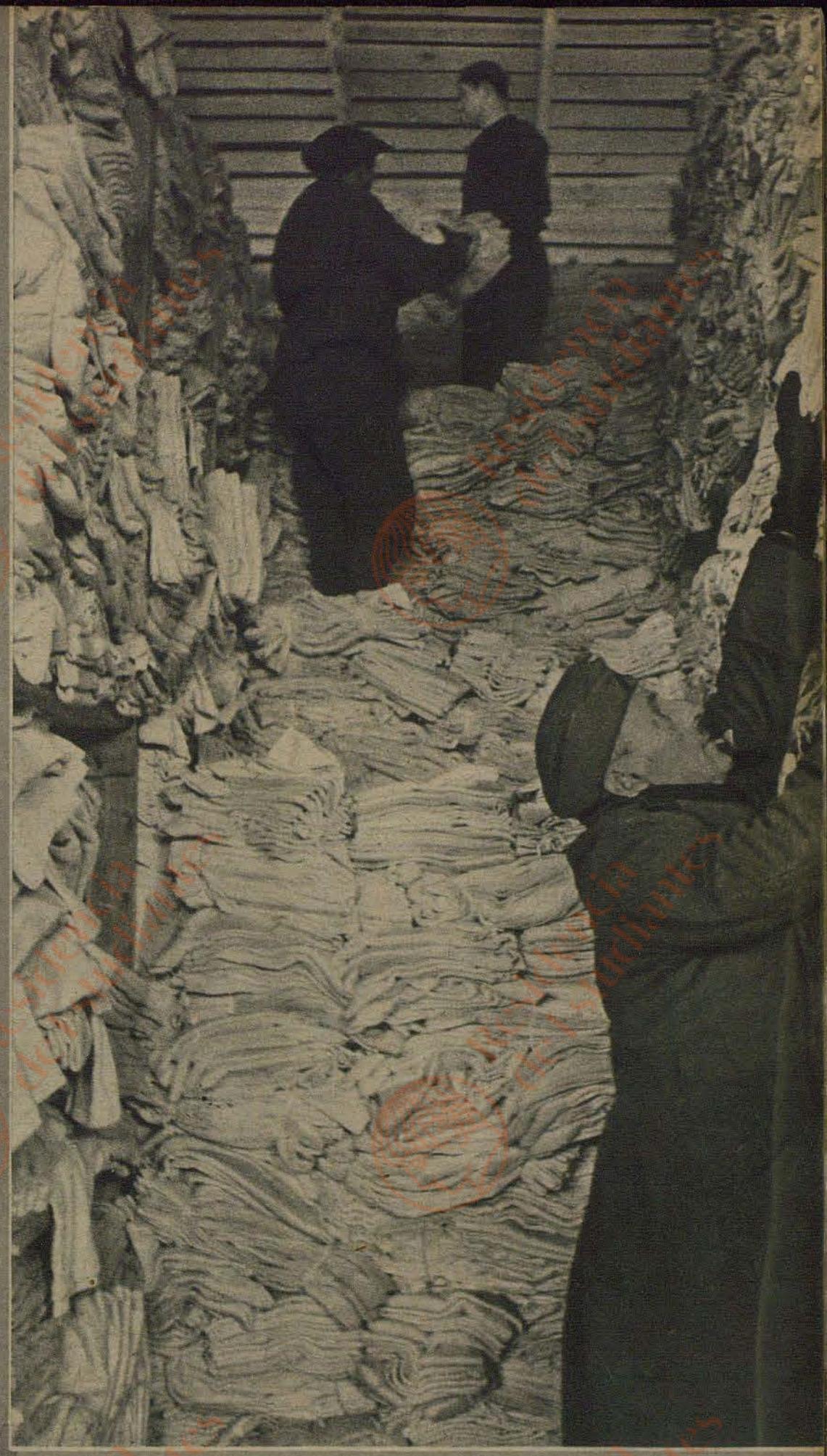
Un million

de soldats allemands trouveront dans les entrepôts, non seulement leur habillement pour tout un hiver, mais aussi leur approvisionnement en vivres pour sept jours. Il y a ici de quoi nourrir, pendant au moins deux jours, toute la population de la Suisse, des vieillards jusqu'aux nouveau-nés.

Clichés du correspondant de guerre Artur Grimm (PK)

Le stock d'un magasin d'habillement d'armée: 400.000 paires de sous-vêtements chauds

... 40.000 paires de bottes d'infanterie et de cavalerie; 80.000 paires de godillots





UN MILLION

Conserver pour le front. Les piles de boîtes entassées dans le magasin rempliraient 840 wagons, soit 28 trains de marchandises de 30 wagons chacun.



...Des centaines de milliers de bougies...

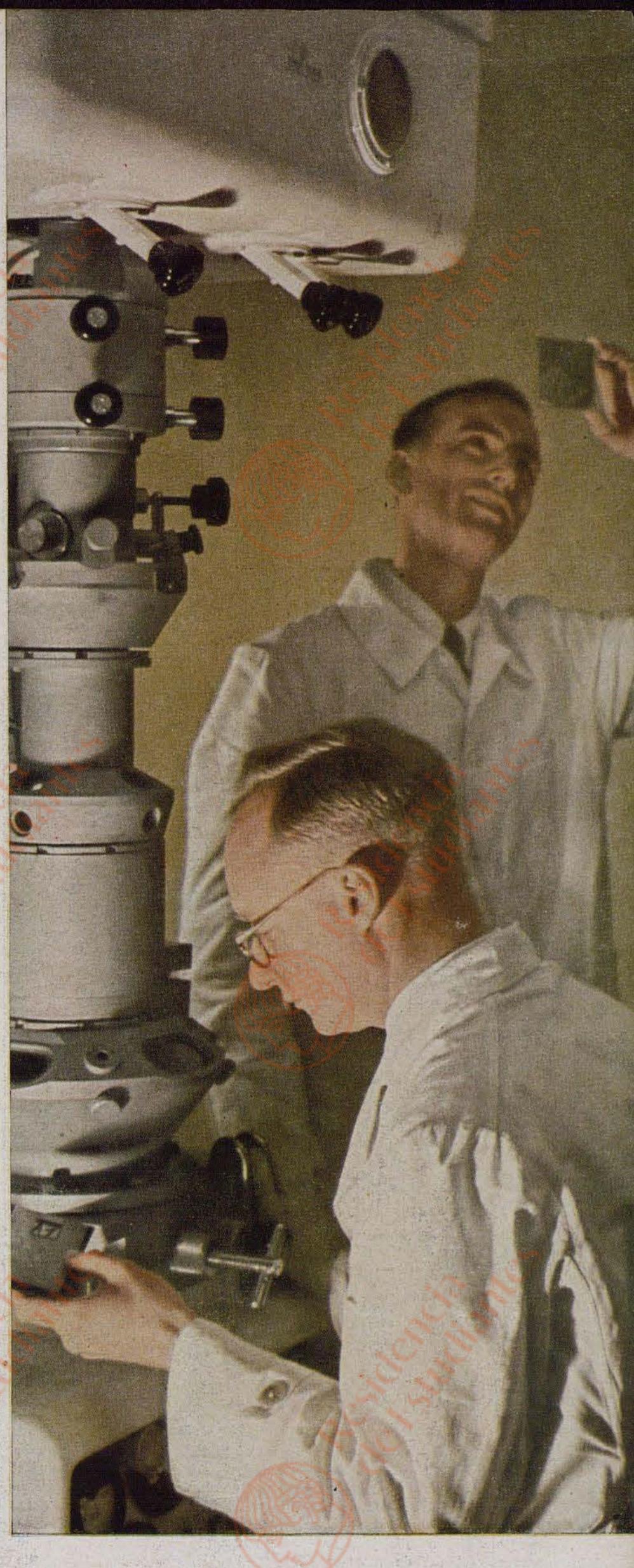
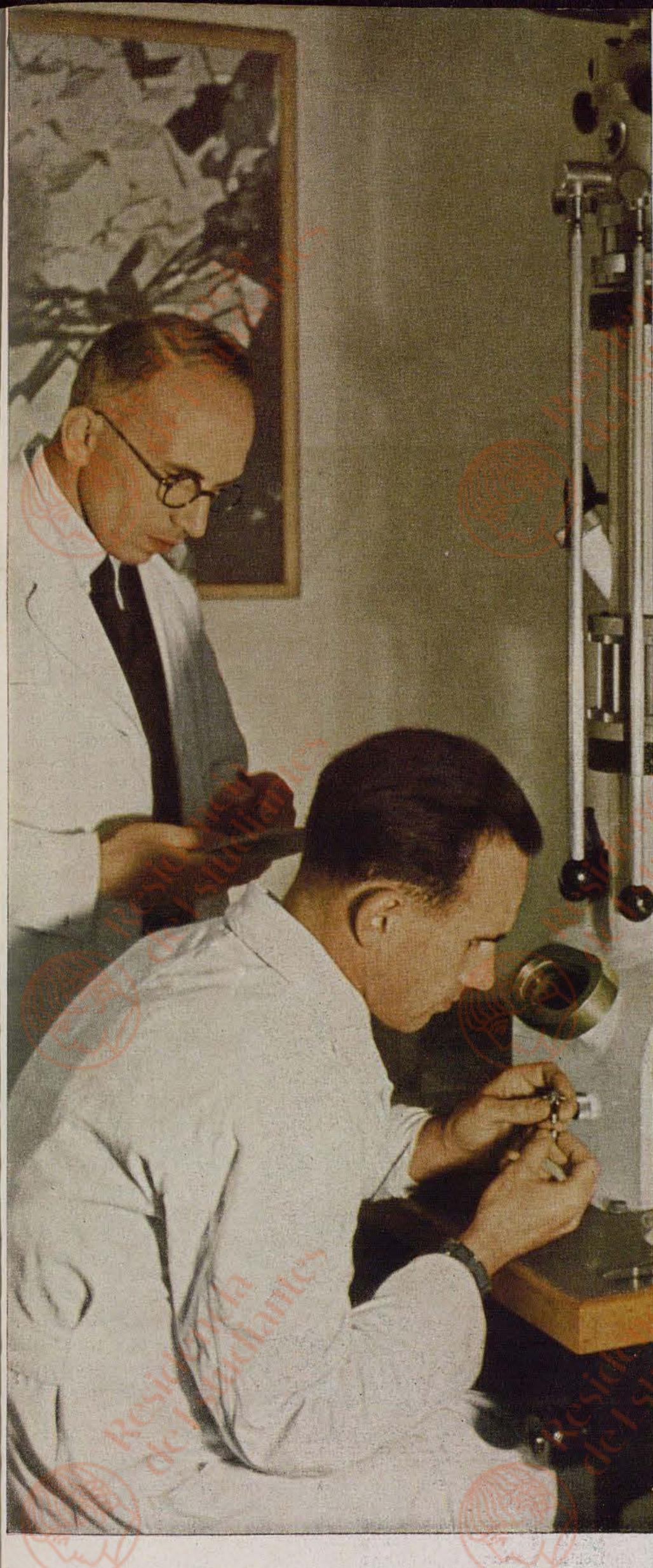
...des millions de cigarettes...

...17.500 kilos de café...

...s'accumulent dans un seul magasin, voisinant avec des tonnes de farine, de viande, de beurre, de boissons, d'épices, de confiture, de thé et de savon, avec des produits de régime aussi, et mille autres bonnes choses.

Coup d'œil sur l'invisible

LES Journaux Illustrés publiaient, voici quelque quatre-ans, des photographies sensationnelles: pour la première fois, grâce à l'ultra-microscope Siemens, on était arrivé à rendre visible un corpuscule élémentaire qui était à la fois le microbe d'une maladie de plante et la molécule d'une combinaison albuminoïde. Bientôt, l'ultra-microscope permit de montrer comment les bactéries sont combattues et détruites par des microbes encore beaucoup plus petits: les bactériophages. Ceux-ci apparaissent dans l'ultra-microscope comme des têtards monstrueux. L'invisible s'ouvrirait à l'homme grâce au microscope qui a considérablement reculé les limites de la vision humaine. Aujourd'hui, on obtient couramment des grossissements de l'ordre de 150.000. Comment ce résultat prodigieux a-t-il pu être atteint? En remplaçant le microscope lumineux ordinaire, qui ne donne qu'un grossissement maximum de 1.500 fois, par l'électro-microscope qui, au lieu des rayons lumineux, grossiers, utilise les rayons cathodiques, infiniment fins. Ceux-ci sont dirigés sur un écran qui donne l'image grossie, semblable à une télévision. (Voir ci-contre notre page en couleurs)



Quatre hommes ont mis au point l'ultramicroscope

Quatre savants se sont particulièrement distingués dans la technique du grossissement par l'ultramicroscope. Photo de droite: le Dr Ernst Ruska (debout) et le Dr Bodo von Borries (assis), constructeurs de l'ultramicroscope électromagnétique Siemens. Photo de gauche: le Dr Hans Mahl (assis) et le Dr Ernst Brücke, créateurs de l'ultramicroscope électrostatique A.E.G. (voir le texte page 30)



BOLÉRO, passion Sur la place où se déverse le soleil éclatant de l'Espagne, retentissent les claquements rythmés des castagnettes. Une femme, harmonieuse et sombre beauté du pays, marque les premiers pas du boléro, sur une mesure à deux temps. On retrouve, dans son mouvement onduleux et vif, la mélancolie romantique de l'atmosphère espagnole et l'ardente passion du tempérament méridional. Coquette, la danseuse s'efforce de charmer l'homme. Souple, provocante, féline, elle précipite la cadence. La danse devient frénésie, les castagnettes crépitent. Les tintements des guitares résonnent plus vifs et plus clairs. Les spectateurs suivent attentivement le jeu du couple. Le boléro est comme un duo d'amour d'une forme accomplie. On retrouve, dans ses rythmes et ses figures, les phases de la lutte amoureuse éternelle, avec toutes ses nuances: désir, supplication, réserve, défense, victoire et l'abandon final

CZARDAS, désir Le crépuscule du soir s'étend sur la vaste puszta. Entre ciel et terre, on voit seulement se détacher les sombres silhouettes des puits. Mais, dans les cabarets, la vie bruyante et joyeuse se donne libre cours. De belles filles, aux cheveux de jais, chantent, plaisantent et rient. Les hommes fument, et boivent le vin d'or de Hongrie. Les yeux brillent, le sang bat. La musique fait entendre les sons de la czardas. Toute la nostalgie de l'immense paysage vibre dans la chanson des violons. Les filles et les hommes se balancent, la danse prend dans son rythme les promesses des hanches, puis la musique éclate et les danseurs tournoient. Les voltes, les pas, la mesure s'accélèrent, et les violons résonnent plus passionnément. Un triomphe joyeux termine la danse, comme si quelque désir se trouvait accompli. Victoire de la vie ardente sur la langueur du paysage

Les danses de quatre nations

ont conquis le monde

La danse artistique d'aujourd'hui comprend la danse classique, la danse moderne et la danse de caractère. Ce dernier groupe comporte surtout les danses nationales, expressions mêmes de la tradition des peuples. Dans la liste sans fin des danses nationales européennes, une cinquantaine sont connues de maint danseur. Mais quatre expriment particulièrement le caractère des peuples et ont pris d'assaut les scènes du monde : la tarantelle italienne, le boléro espagnol, la czardas hongroise et la valse allemande. A l'époque où ces danses furent créées par le peuple, la noblesse d'Europe dansait encore le ballet, venu d'Italie et particulièrement répandu en Europe occidentale et orientale. Dans la seconde moitié du siècle dernier, quand les sentiments nationaux atteignirent un haut développement, de jeunes danseuses se libérèrent des règles rigides du ballet et dansèrent sur la scène les danses de leurs pays. Le traditionnel tutu céda la place à des atours de fantaisie.

Ce fut un succès. Les danses nationales commencèrent leur carrière triomphale. Aujourd'hui, la tarantelle, le boléro, la czardas et la valse appartiennent à chaque danseuse. Quatre danses, nées dans quatre nations, sont devenues le bien commun du monde du théâtre. Elles ne sont pas toujours restées absolument fidèles aux formes primitives, mais les pas et les figures originels prévalent. Le caractère de chaque nation y domine. Désir, passion, joie de vivre et grâce légère, et toujours l'amour, élément majeur, sont devenus l'essentiel de la danse artistique moderne.

La vivacité de la tarantelle, la mélancolie de la czardas, la passion du boléro, la sérénité de la valse sont exprimées par des mouvements d'un rythme parfait qui caractérisent les peuples d'une civilisation très élevée. Par la richesse de leur cadence, héritée des ancêtres paysans, ces danses sont devenues des œuvres artistiques maîtresses. Les tempéraments des quatre peuples se sont cristallisés dans ces quatre danses avec une telle perfection qu'elles ont été comprises et adoptées par d'autres nations comme des expressions artistiques définitives.

Etant remontées aux vieilles sources, les danseuses ont trouvé, peu à peu, la forme parfaite. Ces danses ne sont pas une discipline, mais la voie qui reconduit aux origines. Elles sont nées du caractère foncier des peuples vivant dans la Nature.

TARENTELLE, joie de vivre

Dans le village, les boutiques de la grand'rue sont ornées de lourdes grappes de raisins bleus et dorés. Une foule joyeuse se presse. Un vent léger apporte des parfums de fruits et de fleurs. Des Italiennes aux yeux noirs, avec leurs costumes bariolés aux couleurs du pays: rouge, blanc, vert, et de joyeux garçons fêtent les vendanges. L'une des jeunes filles entame la tarantelle. Elle se saisit du tambourin, le brandit et l'agit. Un jeune homme s'approche à pas mesurés, puis la danse s'anime, les petits pas rythmés se précipitent et deviennent un tourbillon passionné. Les danseurs sont les yeux dans les yeux. C'est le danse joyeuse exprimant les sentiments d'amour. Les danseurs s'abandonnent librement à leur ivresse. La tarantelle est la fête du travail accompli et la danse de la joie de vivre.

VALSE, abandon

Atmosphère de fête et de joie. Les robes de soie, aux multiples moirures, brillent sous les lustres. Le chef d'orchestre, frac impeccable, donne le signal. Et les coeurs s'éveillent aux accents d'une valse viennoise, les visages sourient, les couples se forment, une ondulation les entraîne, la valse commence. Comme détachés de tout lien terrestre, danseurs et danseuses enlacés tournent, abandonnés à l'enchanted. Les pieds glissent et glissent sur le parquet, dans un mouvement doux et régulier, et les yeux brillent. Valse, danse de l'oubli et du bonheur. Symbole de beauté et de joie sans entrave. Tu entraînes irrésistiblement jeunes et vieux dans ton rythme, valse, jeunesse éternelle.

Nos photographies montrent Ursula Delnert dans le czardas et dans la tarantelle, et Lisa Kretschmar dans le boléro et la valse. Les costumes ont été librement dessinés.



Le ruban
pour machines à écrire

Pelikan *intensicolor*

sera d'une durée encore plus
longue si vous le retournez tous
les huit jours. Vous obtenez ainsi
le réencrage automatique de
la partie précédemment utilisée

GUNTHER WAGNER



MAUSER



Armes de chasse, de sport et de défense

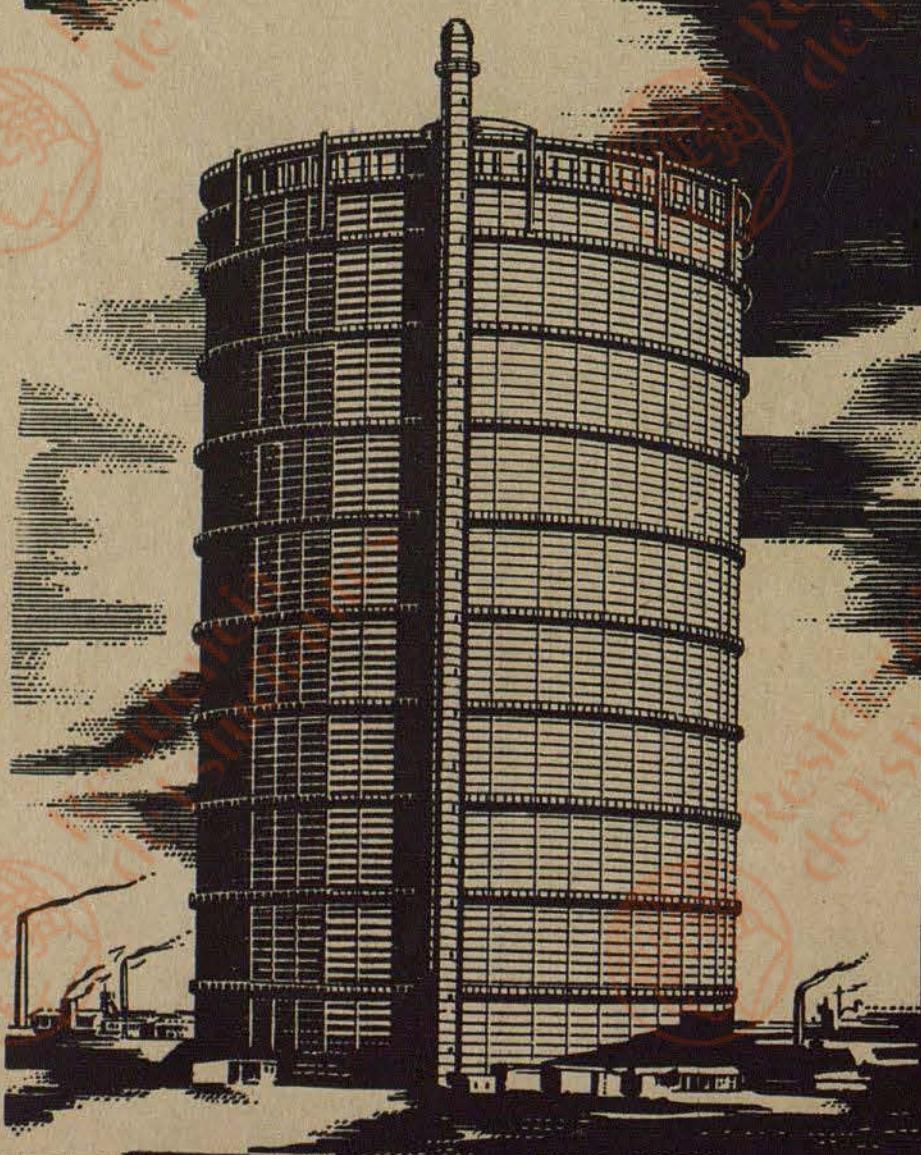
Machines à additionner et à enregistrer à 10 touches

Instruments de précision

MAUSER

FOLLEIRCH

MAUSER-WERKE A.-G. OBERNDORF/N.



KLONNE

Gazomètres
secs

dans toutes les parties du
monde, entre autres le
plus grand et le plus
petit.



AUG. KLONNE DORTMUND



Léon Degrelle, chef des Rexistes, lutte dans la légion des volontaires wallons contre le bolchevisme. Il décrit pour « Signal » les combats de ses compatriotes sur le front est.

UN dimanche matin, très tôt, d'un geste encore engourdi, j'avais allumé le poste de T.S.F. Coup de théâtre qui acheva vite de me réveiller : les troupes de la Wehrmacht venaient d'entrer en UR.S.S. !

Il ne nous fallut pas longtemps pour nous décider. Il fallait être logique et montrer la solidarité entre rexisme et national-socialisme, non seulement par des paroles, mais en apportant son sang. A la décision prise à toute vitesse de former une légion de volontaires belges de langue française, le Führer donnait son agrément.

Et c'est ainsi que, le 8 août 1941, nous partions à un millier d'hommes pour le front de l'est, jeunes et vieux : ouvriers, paysans, intellectuels — fantassins, artilleurs, cavaliers, aviateurs ! L'ensemble était terriblement disparate. Mais la foi y était, et la foi transporte les montagnes ! Elle allait, en tout cas, nous transporter à quelques milliers de kilomètres de notre patrie, et nous faire combattre pendant un an dans les circonstances les plus diverses, par 45° sous zéro ou par 55° au-dessus de zéro, dans des neiges sifflantes qui nous glaçaient le corps, et dans les poussières gluantes qui nous rendaient noirs comme des ramoneurs, dans les sables des rivières ukrainiennes et près des aigles des monts caucasiens.

Au mois de novembre 1941, nous avions nos premiers engagements avec des bandes soviétiques. Décembre et janvier nous voyaient tapis, par des froids affreux, aux crêneaux de nos fortins creusés dans la neige, dans le secteur d'Artemowsk.

Entre temps, le commandement soviétique avait décidé de jouer quitte ou double. Il venait de lancer des masses énormes à travers les forêts glacées, et des centaines de milliers de soldats soviétiques, des troupes sibériennes, se ruaien à l'assaut des points sensibles de cet immense front. Seize divisions bolchevistes avaient foncé des deux côtés jusqu'à Grichino. Elles risquaient,

A l'est, avec les Wallons

par Léon Degrelle

si l'on ne colmatait pas la brèche, de mettre en péril l'armée du sud.

Le soir du 26 janvier, nous recevions l'ordre de marche. Nous allions mettre une semaine pour franchir les 60 kilomètres qui nous séparaient de Grichino : semaine affreuse, dans les neiges hurlantes et sur le verglas, parmi les chevaux abattus, les doigts raidis, le nez crevassé et suintant, brûlés par le froid de 40 ou de 45° sous zéro. Le soir du 2 février, nous avions rejoint la division passée à la contre-offensive. A 3 heures du matin, nous montions à l'attaque.

Nous allions vivre un mois dur. Nous avions dû nous avancer vers l'ennemi dans une forte tempête de neige et on ne voyait pas à deux mètres. Des soldats tombaient, le froid allait les accabler. Nous avions reçu un pain sec, que nous avions lié sur nos poitrines comme une cuirasse. A nos bras, sur nos épaules, sur notre dos, pendaient des caisses de munitions. Car il avait fallu tout emporter soi-même, les charrois ne pouvant pas démarrer avec nous. J'étais alors mitrailleur, et avec mon servant, qui allait mourir en héros, nous portions, à nous deux, 90 kilos d'armes et de cartouches. Nous fimes une progression de plus de 50 kilomètres. La neige était couverte de cadavres bolchevistes.

Le 15 février, nous subissions une

28 février, à l'aube, ce fut la ruée sauvage contre notre front.

A notre droite, un village, faiblement occupé, avait été pris, dès 5 heures du matin, par les soviétiques. Nous étions donc le seul obstacle. Cet obstacle, c'était en tout et pour tout 500 Wallons, y compris les charretiers, les cuistots, les malades et les éclopés ! Quelques volontaires croates servaient deux canons de P.A.K., mais qui furent mis hors de combat au bout d'un quart d'heure. Une batterie allemande de 105 était installée parmi nous. En face, deux régiments bolchevistes entiers (3.000 à 4.000 hommes), encadrés par 14 gros panzers de 32 tonnes, fonçaient comme des brutes.

On nous avait demandé de tenir une heure : des panzers allemands et un bataillon de secours accourraient pour nous seconder. Mais ils se heurtèrent à une autre colonne de panzers soviétiques, et ne purent nous rejoindre au combat qu'à la fin du jour. Or, dès 6 heures du matin, tout l'avant du village flambait déjà, en hautes torches dorées, et une nuée de soldats bolchevistes, aux longues capotes violettes dans la neige, surgissaient de toutes parts. Les tanks avançaient, fauchant méthodiquement, à cent mètres, les misérables isbas d'où nous résistions éperdument.

ment perdus. Encore quelques minutes, et nous serions complètement submergés. C'est alors que les Stukas jaillirent du ciel, terrorisant les vagues rouges. Notre première contre-attaque bondit à l'instant même, balayant à la baïonnette et à la grenade tous les bolcheviks qui avaient pu occuper le bourg.

Deux fois, les soviétiques reprirent quelques maisons, devancés par leurs panzers. Deux fois encore, la Légion repartit à l'assaut des bolcheviks qui se croyaient vainqueurs. Lorsque, le soir, les tanks allemands arrivèrent et que les soviétiques s'enfuirent pour de bon, 700 cadavres bolchevistes jonchaient le village en ruine. Mais près de 200 de nos camarades, tués ou blessés, avaient payé de leur sang leur dévouement.

L'hiver s'acheva dans le secteur du front.

Au début de mai, la légion glissa légèrement vers le sud. Et le 17 mai, à 3 heures du matin, c'était la bataille de Kharkow. Les Wallons, dès l'après-midi, rompirent le front, devant eux. En quelques jours, ils avaient atteint le Donetz. Quelques-uns des nôtres étaient tombés à l'assaut, mais le Donetz était là, dont nous avions tant rêvé, avec des eaux rapides, des sables blancs et ses forêts épaisses qui des-



Entre Don et Donetz. Après les rudes mois de l'hiver 1941, la légion wallonne — avançant et combattant sans cesse — prit part à la poursuite des Soviets en retraite. Les faits d'armes de la légion ont été mentionnés dans les communiqués de la Wehrmacht.

violente attaque d'avions en rase-mottes, et j'avais le pied brisé en deux endroits. J'allais, avec un pied aussi gros que la tête, vivre des jours amers.

Le 17 février, nous atteignions (mes camarades me traînaient sur un petit traineau) les plateaux qui dominent la rivière Samara et le village de Kromovaja-Salka qui commande toute la vallée. Les bolcheviks voulurent à tout prix nous reprendre ce village, d'une importance essentielle. Des bombardements d'artillerie nous pilonnèrent d'heure en heure, pendant dix jours, et nous eûmes de graves pertes. Puis, le

On avait voulu m'emmener. Mais, en me traînant sur mon pied brisé, je m'étais couché tout en avant du combat. Bientôt, nous n'étions plus que des petits îlots que nous défendions avec un acharnement désespéré, sûrs de notre sort si nous tombions dans les mains de l'ennemi ! D'ailleurs, nous avions vu les soldats soviétiques achever des blessés.

Les tanks rouges nous dépassaient, les bolcheviks déferlaient derrière eux. Arc-boutés derrière les chevaux morts, nous résistions toujours. A 11 heures du matin, nous étions virtuelle-

cendaient jusqu'à nos positions de la rive droite.

Nous allions passer un mois à trente mètres des bolcheviks. Nous étions terrés dans des trous sous les arbres ou derrière les joncs qui bordaient l'eau. Les ennemis étaient installés de la même façon, en face. Ils franchissaient la rivière, la nuit, et se glissaient entre nos postes. Nous les expulsions avec fracas. Souvent, pour éclairer le champ de bataille, les Rouges mettaient le feu, grâce à des balles incendiaires. Des lueurs impressionnantes illuminait alors la nuit, la vallée gron-

BIENAIMÉ

parfumeur
PARIS

ses parfums

CARAVANE



FLEURS D'ÉTÉ



CUIR DE RUSSIE



ses eaux de cologne
ses produits de beauté

SEULE LA MÉTHODE A.B.C

permet à un débutant de réussir
des croquis d'après nature dès
la première leçon

- COURS DE DESSIN
POUR ADULTES
- COURS DE DESSIN
POUR ENFANTS
et pour les personnes
sachant déjà dessiner:
- COURS DE DESSIN
PUBLICITAIRE

Cette seule méthode A.B.C. a
depuis 22 ans procuré à plus de
60.000 personnes les joies et
les avantages de savoir dessiner

Envoyez le coupon pour recevoir gratuitement
la brochure illustrée. Spécifiez bien le cours
qui vous intéresse : Cours pour Enfants (8 à
14 ans) ou Cours pour Adultes.

ÉCOLE A.B.C. DE DESSIN

(SERVICE C.W.)

■ Z.O. : 12, rue Lincoln, PARIS-8^e
■ Z.N.O. : 6, rue Bernadotte, PAU (B.P.)

■ Cours choisi

■ NOM

■ ADRESSE

dant du bruit infernal des mitrailleuses et des lance-grenades. Ce secteur était très dangereux. On pouvait à grand peine assurer le contact d'un poste à l'autre. De nouvelles croix de bois, avec de beaux noms wallons, doux et chantants, s'alignèrent à la lisière du bois.

Chacun serrait les dents, prêt à bondir. Alors, le 22 juin, une bataille nouvelle commença. Les Wallons franchirent les sables et les marais du Donetz. L'ennemi fut vite en fuite. Allemands, Roumains et Wallons le rejetèrent jusqu'à Koupiansk.

On eut quelques jours pour respirer. Quand, à l'armée, on respire, c'est qu'on va bientôt courir à perdre le souffle !

Nous avions été relevés. Nous étions dans un petit village derrière Slaviansk. C'était magnifique. On nous conduisait en camion au cinéma. On nous amena même une musique militaire. On se serait cru à la campagne, à la kermesse. Toutes les belles filles du village accourraient, très sensibles à la musique, plus sensibles encore aux caillades de nos Wallons. Tout cela était trop beau !

Le 7 juillet — huit jours de vacances ! — les canons de l'offensive du Donetz-Don tonnèrent, et nous avancions dans une nuit d'encre, sous la pluie, avec deux kilos d'argile à chacune de nos bottes.

Alors, ce fut la guerre-éclair.

Le soleil était arrivé, royal d'abord, puis bientôt brûlant comme un fer à repasser. Notre division avançait en flèche, traquant sans répit les adversaires soviétiques en déroute. Une poussière fabuleuse dominait notre colonne, nous étions devenus des charbonniers en feldgrau. On avançait le jour, parmi les immensités de tournesols aux féeries dorées ou on longeait pendant des kilomètres des rangées de glaives : des plants de maïs. Puis, c'était la steppe interminable, avec ses fleurs sauvages, roses et bleu pâle, et la mer mouvante des plumets légers des chardons. Un ciel grandiose se déroulait, le soir, par nappes dorées, orange, violettes. La marche continuait, cahotante. Hommes, chevaux, attelages, camions, tracteurs, panzers, pontons se suivaient dans un effrayant tourbillon de poussière. Parfois, une gare brûlait à quinze kilomètres, comme une maison illuminée. Parfois, une lune romantique brillait de ses mille feux follets, sur un lac bleuté. Puis le matin se levait, pourpre, puis d'or léger, puis d'argent brillant.

On marchait toujours, avec des yeux blancs sortant de têtes de nègres, dans un grand harcèlement de moustiques aux dards comme des aiguilles. Nous fîmes des étapes de 70 kilomètres en un jour. Nous franchîmes 257 kilomètres en l'espace de six jours et de cinq nuits. On dormait une heure ou deux, assommés au bord de la route. Et on repartait, fusil sur l'épaule, en chantant dans la poussière, sur la steppe sans fin. En quatre semaines, nous avions franchi le Donetz sablon-

neux, le Don gigantesque, le Manysch vert pâle et le Kouban, frais de l'eau des montagnes. Le 14 août, nous étions déjà dans la chaîne du Caucase.

Nous avions eu peu de pertes durant cette marche foudroyante de 1150 kilomètres. Partout, nous avions vaincu les bolcheviks ou ils s'étaient rendus.

Le 19 août, la légion belge « Wallonie » livrait son premier combat de montagne. Les adversaires avaient installé de puissantes positions au travers d'une importante voie de pénétration dans les montagnes. Nous étions la gloire d'être chargés de monter à l'assaut de ce bastion soviétique, tenu par deux bataillons d'infanterie, un escadron de cavalerie et plusieurs pièces d'artillerie. A la mitrailleuse et à la grenade, nous nous emparâmes d'abord des sous-bois et des fourrés qui entouraient la position; puis, après de violents combats, corps à corps, nous pûmes, à quelques-uns, contourner la ligne bolcheviste et bondir dans le dos de l'ennemi. Il se crut encerclé et perdit pied rapidement. Alors, ce fut la chasse, dans un orage fabuleux. Tremplés jusqu'aux os, nous bondissions d'arbre en arbre, à travers la forêt de chênes énormes, enchevêtrée d'arbres morts, de buissons et de hautes fougères, déchainant un feu d'enfer sur les bolcheviks. Ceux-ci fuyaient dans tous les sens, fauchés en masse. Le soir, la victoire était complète, l'adversaire était anéanti et nous lui avions conquis trois canons, de nombreuses armes et un matériel considérable.

Trois jours plus tard, nous recevions l'ordre de repartir de nouveau à l'assaut. Nous devions prendre deux localités situées respectivement à 7 et à 12 kilomètres de nos lignes.

rent sur eux, les maîtrisèrent sans qu'un seul cri eût pu être poussé. Nous étions la force de l'ennemi : deux bataillons.

Nous bondîmes jusqu'au kolkose ; de là, malgré le tir acharné des Rouges, nous prîmes, en corps à corps, les maisons fortifiées, une par une. A 17 heures, nous étions les maîtres, les bolcheviks levaient les bras partout dans les champs de maïs, tout le charroi était dans nos mains, ainsi que le ravitaillement, l'armement antitank et un canon extrêmement intéressant.

Nous n'allions pas longtemps jouir en paix de notre victoire. Le village pris grâce à notre « furia » présentait un intérêt stratégique considérable pour l'ennemi. Dès le soir, un régiment soviétique descendait de l'ouest pour nous écraser. Nous lui résistâmes dans un furieux combat, où nous luttions un contre cinq. Chaque jour, chaque nuit, pendant 136 heures, l'ennemi revint à l'assaut. Il y eut des moments difficiles, où nous fûmes à un doigt de l'anéantissement. Des corps à corps d'une violence inouïe rejetèrent chaque fois les assaillants soviétiques, hurlant à tue-tête : « Ourra! Pobieda! (Victoire!) ». Il fallut envoyer une troupe d'éclaireurs à l'arrière des lignes soviétiques pour attaquer l'ennemi dans le dos au moment où tout semblait perdu : ces héros se sacrifièrent, mais les suivants rompirent la ligne d'assaut, poussèrent vers nous un troupeau de prisonniers rouges et sauvinrent la situation. Au bout de 136 heures, à bout de forces, parmi le sol retourné par des centaines de grenades, nous avions enfin, et définitivement, la victoire.



A l'extrême front. Pendant un arrêt du combat, l'officier de liaison allemand décore des volontaires wallons. Comme le sous-officier wallon, il porte une médaille commémorative de la bataille de l'Yser de la Grande Guerre...

A travers les forêts, en escaladant une montagne boisée, nous nous emparâmes facilement du premier bourg.

Mais le deuxième était « puissamment occupé par l'ennemi », nous avait dit un radiotélégramme.

En nous glissant dans les bois, nous arrivâmes à deux kilomètres du village. Une patrouille avança, vit à la sortie de la forêt quatre cuistots soviétiques qui préparaient la soupe du soir : nos camarades rampèrent, sauté-

rent des monts conquis, sur les grandes plaines blanches, les forêts épaisse, les défilés bleutés, nos morts glorieux veillent.

Soutenus par leur exemple sublime, nous avancerons à travers les combats, vers l'avenir heureux, grâce au sacrifice de la jeunesse révolutionnaire de l'Europe unie.

Front du Caucase. Léon DEGRELLE, 20 septembre 1942. Lieutenant.



Giono rend visite à son fidèle ami Lucien Jacques, berger et peintre, qui, autrefois, édita à ses propres frais un livre de poèmes de Giono. Aucun exemplaire n'en fut vendu, et le berger perdit son argent, mais non sa foi en Giono.

Jean GIONO

Voici comment travaille Giono: il établit d'abord le début et la fin de son roman. Les premières et les dernières phrases sont pour lui comme des piles de pont qu'il ne reste plus qu'à relier, en jetant le tablier des épisodes et des péripéties.



L'excellent écrivain provençal Jean Giono peint dans ses romans les paysages et les hommes de son pays. Le choix de ses sujets rappelle Hamsun et, comme lui, il trouve en Allemagne nombre de lecteurs. Il a été vivement attaqué en 1939 par les bellicistes français pour s'être opposé à la guerre contre l'Allemagne.



Le Nouveau SAVOIR-VIVRE

Sous la serviette de vos invités, glissez, aimable surprise, un billet de la LOTERIE NATIONALE

LES BONS D'ÉPARGNE

s'achètent
aux mêmes
guichets
que

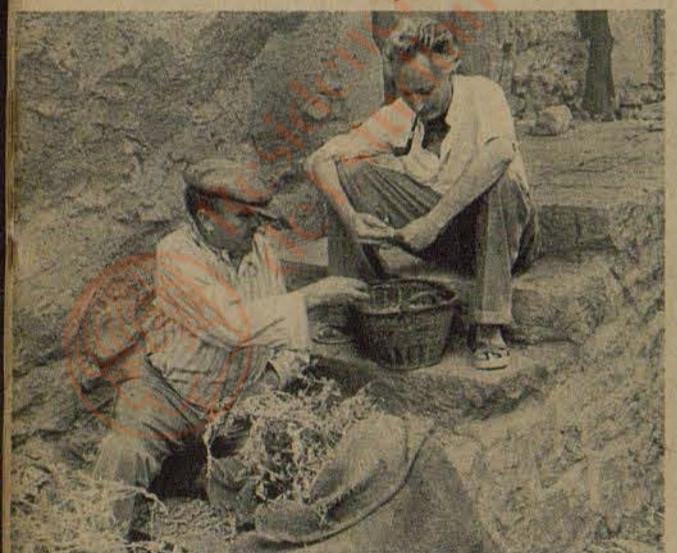
LES BONS DU TRÉSOR



La route qui mène à Manosque, la ville natale de Giono. «Ce vieux arbre n'a-t-il pas l'air d'un diable qui brandit sa fourche?» a demandé Giono au photographe de «Signal».



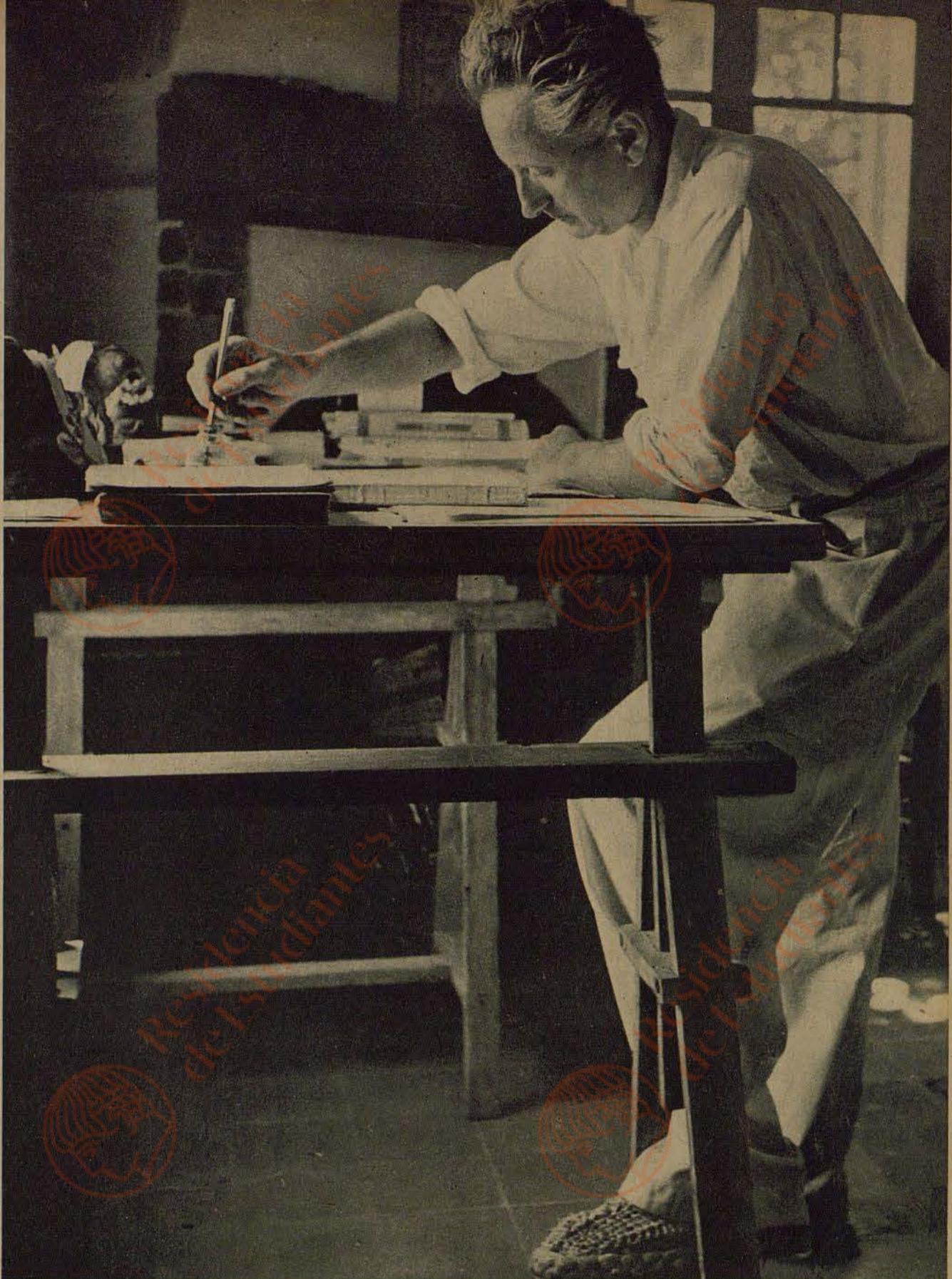
C'est là que son père avait son échoppe de cordonnier. Il y avait autrefois, dans le coffre, les œuvres de Dumas père, premières lectures du petit Jean.



L'écrivain aide un paysan à écouser ses haricots. C'est souvent au cours de ces bavardages familiers que les héros de ses romans prennent naissance.



La promenade quotidienne avec sa mère aveugle. «Elle était autrefois la plus jolie blanchisseuse de tout Manosque», dit Giono.



Dès l'aube, Giono commence à travailler. Il se met devant sa table et écrit constamment debout. Sa pensée se forme en phrases précises. Il situe la vie, dans toute sa plénitude et sa variété, au-dessus de toutes les constructions artificielles qui obscurcissent les forces du cœur et des sens.



Les deux filles de Giono tricotent activement, et leur père choisit la couleur de la laine. Rien n'est entrepris sans qu'il ait été consulté.



Le salon littéraire de Manosque: la terrasse d'un petit café. C'est là qu'on vient terminer la journée en prenant l'apéritif.

Le saviez-vous déjà...

que le premier objectif photographique, calculé spécialement pour les besoins de la photographie, était un objectif Voigtländer? C'était en 1840! Combien donc de progrès et d'expériences représente un objectif Voigtländer de nos jours!

Les appareils Voigtländer d'aujourd'hui suivent également le progrès, un exemple en est donné par leur gâchette de déclenchement dans l'abattant.

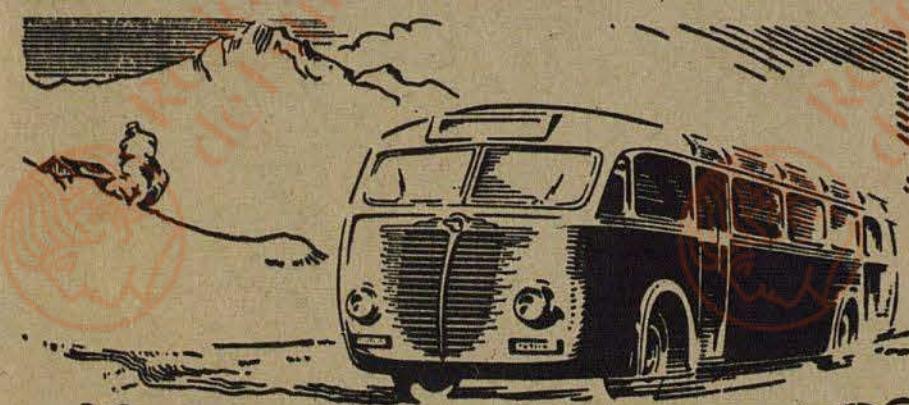


Voigtländer -

les appareils de renommée mondiale!



Lohse Uralt Lavendel a subi, en quantités, certaines restrictions. Mais sa qualité n'est point changée. Soyez-en économies : quelques gouttes suffisent à procurer un quart d'heure de fraîcheur et de bien-être. Vous devriez l'essayer. On vit mieux, on travaille plus facilement dans une atmosphère de fraîcheur parfumée.



**BUSSING
NAG**



Véhicules, toutes roues

motrices, pour terrains difficiles



Rosodont

LA PATE DENTIFRICE SOLIDE «BERGMANN»

LE PRODUIT ALLEMAND DE
QUALITÉ. EMPAQUETAGE
SYNTHÉTIQUE ALLEMAND

A. H. A. BERGMANN, WALDHEIM (SA.)

AHAB

Signal



*Dans
les coulisses
et sur la scène*

Deux vues de l'Opéra de
Kharkov, qui joue sous direction
allemande. En haut, une actrice
reçoit son cachet; en bas, une
scène de «La Dame de
pique», de Tchaï-
kovsky

Mitteleast (PK)